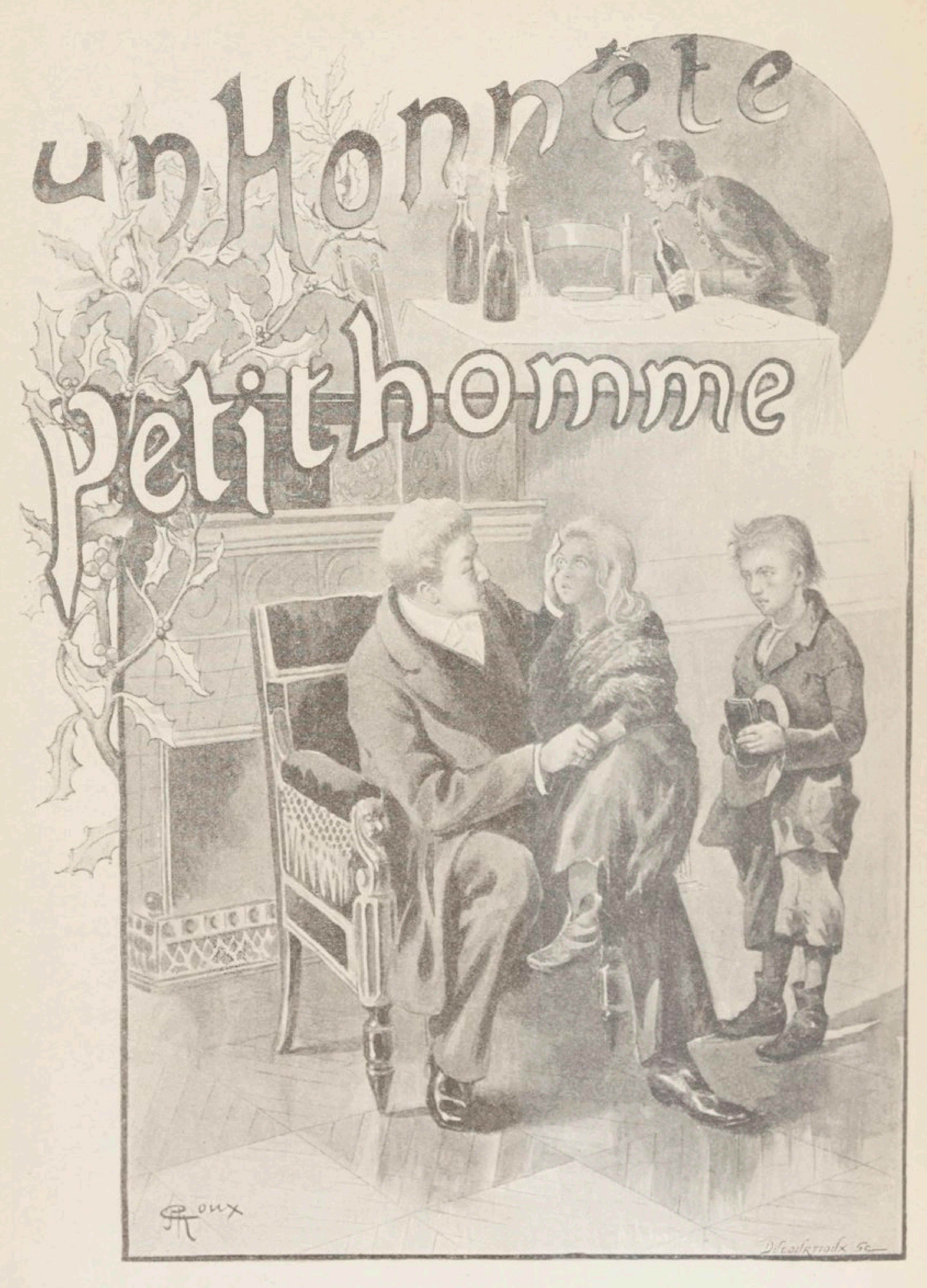
J. Lermont. Un honnête petit homme, d'après E. Gellibrand, suivi de Un gentilhomme des rues, la Théière d'argent, la [...]

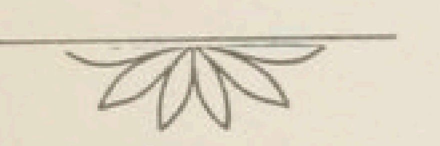

Un Honnête
Petit Homme
par
J. Lermont.
PETITE BIBLIOTHÈQUE
BLANCHE
COLLECTION HETZEL

Un honnête Petit Homme



COLLECTION HETZEL

J. LERMONT



Un honnête Petit Homme

D'après E. GELLIBRAND

SUIVI DE

UN GENTILHOMME DES RUES. — LA THÉIÈRE D'ARGENT

LA FÊTE DE GEORGIE



Illustrations

DE

George ROUX

J. GEOFFROY

D. SEMEGHINI

A. DUMONT



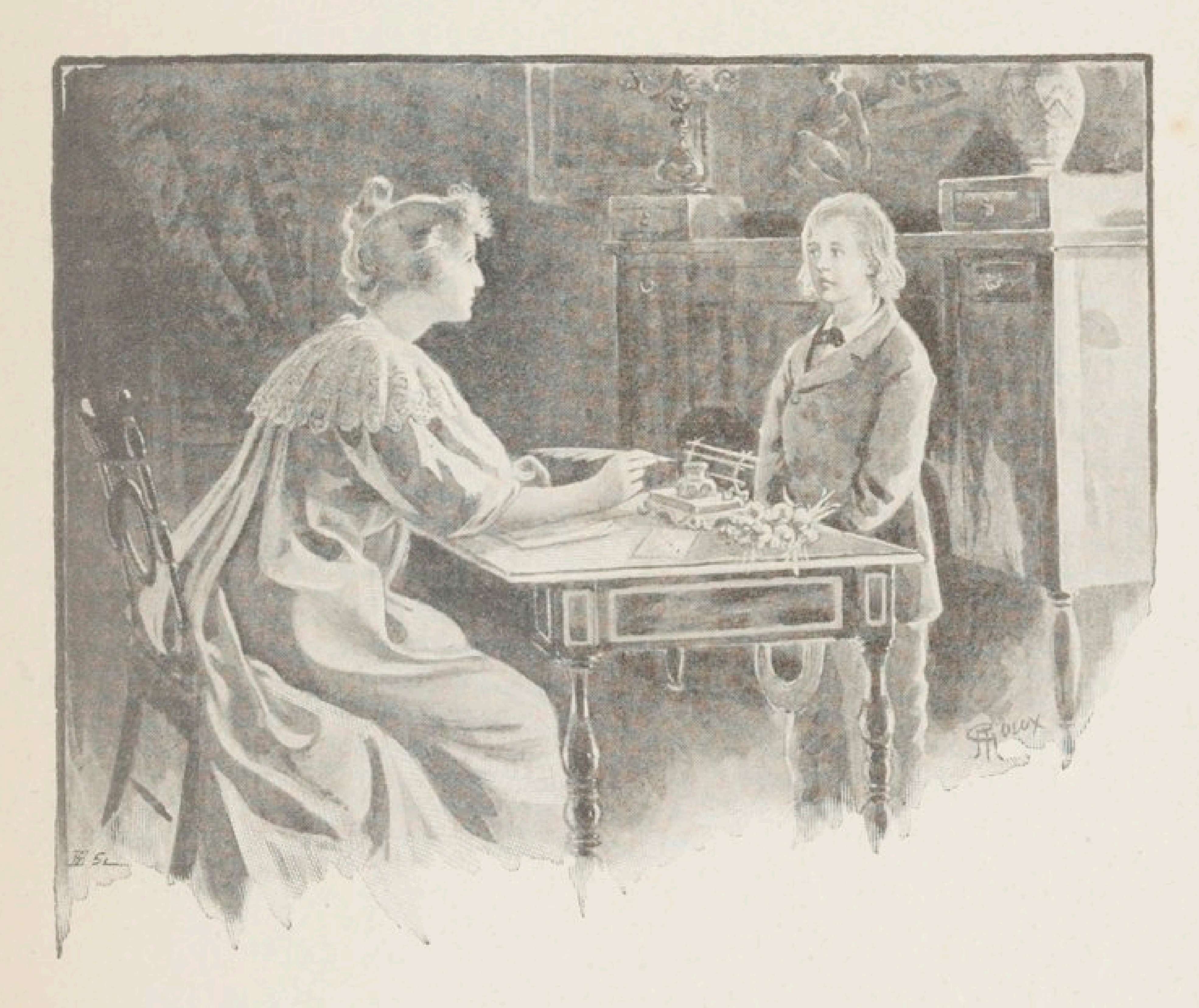
PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

J. HETZEL, 18, RUE JACOB

PARIS (VIe)

N° 1407

UN HONNÊTE PETIT HOMME



« Très onoré madame,

« Par la raizon que j'ai vu sur le journalle que c'était com ça qu'on demande chez vous un petit jeune homme pour servir à table et toule reste, je pran la plume à la main pour vous dire que J. Cayle il a 15 ant et je sai nétoillé l'arganteri que mon frerre qu'es au servisse, il m'a apri coman. Et je sai lavé les karo et siré les chossure. J. Cayle hesperre vous me prendrai. Je veut bien venir pour 8 shillings tout qu'on prit et si vous faite mon

mon blanchisag, sa sera 7. J. Cayle. il vous servirera bien et il hesperre vous donné satisfakcion. Je peut venir demin.

« J. CAYLE. »

« Il n'est pas très gran, mais il grandira son frerre a une bonne oteur. Je suis pas bête je sais lire et écrire. Je sais pas toutes mes 4 règles, mais jen sais 2. »

Ainsi qu'il est d'usage en Angleterre en pareil cas, j'avais en effet inséré une annonce dans un journal. Il m'était arrivé en réponse une trentaine de lettres plus ou moins illisibles comme écriture, et quelques-unes complètement incompréhensibles, quant au style et à l'orthographe. La dernière, précisément, se trouva être celle dont vous venez de déchiffrer la copie exacte.

Ce chef-d'œuvre épistolaire, renfermé dans une enveloppe biscornue, faite par l'auteur au moyen de ciseaux et de gomme, était calligraphié, sur une demi-feuille de papier à lettre, d'une grosse écriture enfantine, ornementée de ratures et de pâtés, et plus souvent au-dessus ou au-dessous des lignes tracées au crayon qu'à leur place réglementaire.

Malgré tout, il y avait quelque chose de bon enfant dans ces irrégularités mêmes, cette lettre fleurait l'honnêteté, sous ses grossières fautes d'orthographe et, tout en souriant de ce naïf orgueil fraternel envers le grand « frerre » qui avait « une bonne oteur » et de cette offre de venir à meilleur compte si sa maîtresse faisait son « blanchisag », je me pris à considérer quelle sorte d'épave sur l'océan de la vie pouvait bien être ce tout

petit personnage de treize ans qui me « servirerait » de manière à me donner « satisfakcion ».

J'avais plusieurs lettres à écrire, et tout occupée de ma besogne, je n'étais pas encore fixée sur ce que je devais répondre à cet éminent correspondant qui « était pas bête, savait lire et écrire et possédait deux règles sur quatre ». A vrai dire, j'ignorais si je lui répondrais ou non, lorsqu'une ombre s'interposa entre la fenêtre et la table sur laquelle j'écrivais ; je relevai la tête et j'aperçus un petit garçon, non, un diminutif de garçonnet avec de grands yeux bleus qui lui mangeaient la moitié de la figure.

Ses habits, dans lesquels flottait sa petite personne, des vêtements du grand frère, évidemment, étaient propres et bien tenus. D'une main, il portait un paquet lié dans un mouchoir rouge, de l'autre un bouquet de fleurs des champs qu'une longue course au soleil avait mises dans un piteux état; leurs corolles pendaient, fanées et poussiéreuses, et leurs pétales s'effeuillaient un à un au moindre mouvement.

Je lui demandai, surprise :

« Qui êtes-vous, mon enfant, et que me voulez-vous? »

A cette question, le jeune garçon posa son bouquet sur ma table et puis, de sa main libre, enleva prestement son chapeau de paille, tout en exécutant une série de mouvements bizarres avec son pied. On eût dit qu'il s'efforçait de reculer des deux pieds à la fois. Alors, d'une voix grave qui m'étonna, venant d'un corps si chétif, d'une voix de la taille de ses habits, si on peut dire, il répondit :

« Si vous plaît, m'dame, c'est Joseph Cayle; je viens chez vous avec toutes mes petites affaires. »

Je restai abasourdie, tant il me semblait impossible que

le minuscule spécimen d'humanité qui était là, devant moi, ce Joseph Cayle dont je venais de lire la missive, pût avoir la prétention d'entrer au service de qui que ce fût.

Pauvre petit être! il était si bébé, mais en même temps si sérieux, et une telle volonté brillait dans ses yeux bleus qu'intéressée malgré moi, je ne voulus pas le renvoyer sans l'entendre.

« Vous êtes bien jeune pour servir, lui dis-je, et je crains que vous ne puissiez pas faire tout l'ouvrage. Vous auriez dû attendre ma réponse. »

Le paquet, dans son enveloppe rouge, eut des oscillations nerveuses :

« Je sais ben que je suis pas trop grand, mais j'ai le bras long, j'attrape des choses loin en l'air au-dessus de ma tête, et quant à faire de l'ouvrage, je suis fort, allez; il faut me voir porter le grand panier de marché quand il est plein de pommes de terre. Alors, vous ne diriez pas que je suis pas fort. M'dame, faut pas vous fâcher si je suis venu comme ça, mais Dick y m'a dit (mon frère Dick, vous savez), y m'a dit : « Crois-moi, mon p'tit Joe, « cours après cette place, ne laisse pas l'herbe pousser « devant toi. Je sais de quoi ça retourne, y a tant de gens « qui chassent après, que, quand on n'y va pas tout de suite, « c'est comme si on chantait. Quand on frappe à la porte, « y vous disent : « — Vous arrivez trop tard, mon garçon, « nous avons notre affaire. » Les lambins n'ont jamais leur « affaire, eux; alors, donc, Joe, ne lambine pas. Va-t'en « ben vite voir, p't'être ben que tu l'auras, si tu es à « temps... » C'est pour ça que je suis ici, M'dame, s'ou plait. Maintenant vous savez toute mon histoire. Si vous n'avez arrêté personne, je suis là.

— Mais, mon enfant, lui dis-je, cela ne suffit pas, il me faut un certificat.

— Un quoi?

— Il faut que quelqu'un qui vous connaisse bien me dise que vous êtes honnête et capable de faire telle ou telle chose. Le groom que j'avais avant vous m'a montré un papier certifiant qu'il avait passé trois ans dans sa dernière place.

— Bon Dieu! s'écria Joe, avec le plus grand sérieux du monde, ce garçon était resté trois ans quéque part avant de se présenter. Pourquoi qu'il les a quittés ces gens ousqu'il était si bien? Si je reste trois ans chez vous, pas si bête de vous laisser pour aller ailleurs! Quel idiot que ce garçon-là! »

Je dus lui expliquer qu'à pareil marché, il y a toujours deux côtés.

« Oh! murmura-t-il, c'est différent, il a p't-être fait quéque vilain tour et on l'a mis dehors. En v'là un nigaud! de ne pas faire tout ce qu'y faut pour donner satisfaction à ses patrons! »

Il y avait une telle honnêteté dans les allures de cet enfant, que je lui dis, hésitant à le renvoyer, et ne sachant comment le garder sans certificat, ce qui était contraire aux règles les plus élémentaires de la prudence :

« Si je vous laisse faire un essai, — quoique je sois presque sûre que vous êtes trop petit pour me convenir, — où devrai-je m'adresser pour avoir des renseignements sur votre compte?

— Des *enseignements!* fit-il perplexe.

— Croyez-vous que les personnes chez qui est votre frère diront un mot en votre faveur?

— Ben sûr, cria le petit homme, rouge d'émotion, Dick leur demandera quand vous voudrez. Miss Edith me connaît, je lui ai ben souvent ciré ses bottines. Une fois, elle revenait de la promenade, y faisait de la boue et elle était obligée de ressortir. Des bottines à lacets, elle n'avait pas envie de les ôter et de les remettre! Elle a venu dans la cour avec son chien et elle a dit à mon frère : « Dick, prenez soin de Tigre! (Tigre, c'est son chien, un beau chien, m'dame), et, qu'elle a dit : « Ce petit garçon « veut-il donner un coup de brosse à mes bottines? » Le petit garçon, c'était moi. Et quand je les ai-z-eu cirées, les bottines, mam'zelle Edith a dit comme ça : « C'est très « bien, » et elle m'a donné une belle pièce blanche. Elle est ben bonne, miss Edith. Quand je suis là, le matin, et que je vois ses petites bottines, je dis à Dick de me les laisser faire, et je les cire sans salir les intérieurs, comme la femme de chambre m'a montré !... Oh ! miss Edith me le fera, vot' certifigat. »

Avant que j'eusse pu répondre, la cloche du jardin m'annonça des visites. Je renvoyai mon postulant attendre à la cuisine, en mangeant un morceau, le moment où je pourrais m'occuper de lui.

L'enfant tourna sur lui-même comme un toton. Je le rappelai :

« Et vos fleurs que vous oubliez, Joe. »

Son regard expressif alla du misérable bouquet à moi-même. Honteux, il reprit précipitamment son bien, et du coin de son mouchoir rouge essuya avec soin la moindre trace laissée sur la table en murmurant :

« Je savais pas que vous aviez des belles fleurs comme celles-là, là-bas, dans les pots... Ça ne fait rien,

je les donnerai à la cuisinière, et ça lui fera plaisir tout de même. »

Il me vint successivement plusieurs visites; l'une de mes amies s'étant plainte de la chaleur, je proposai de la limonade.

« Des fraises à la crème plairaient sans doute à tout le monde. »

Je n'eus pas plus tôt parlé que je me mordis la langue. Quelle imprudence! Ayant été obligée de renvoyer précipitamment le petit groom, tant de choses me devenaient interdites par la raison qu'elles impliquaient une course qu'aucune de mes bonnes ne se souciait de faire. l'une parce qu'elle était « à sa cuisine », l'autre parce que ce n'était pas « dans ses attributions ». Les fraises, le potager me les fournissait, mais la crème?...

Il n'y avait plus possibilité de reculer. Je sonnai Mary, la femme de chambre, qui ne décolérait pas, selon son expression, depuis qu'elle n'était plus « au complet » (encore une autre de ses expressions).

Mes ordres formulés, Mary me regarda, son air disant clairement :

« Cueillir des fraises, et servir, et ouvrir la porte, et aller en commission, qui est-ce qui fera tout cela? vous avez le temps d'attendre. »

Je le savais, hélas! Je m'armai de patience et m'évertuai à tenir une conversation animée.

Il me resterait la ressource de suggérer un peu de musique si l'attente se prolongeait. A ma grande surprise, un quart d'heure après, Mary apportait le plateau tout préparé, et elle l'avait à peine posé devant moi, que je constatais une innovation dont elle était par elle-même

bien incapable. Sortie des assiettes, des verres, des couteaux, des fourchettes, Mary ne pensait à quoi que ce soit, et pour avoir quelques fleurs sur la table pendant que j'étais « seule », il fallait me fâcher.

Or, la coupe contenant les fruits se trouvait gracieusement ornée de liserons bleus, une blanche corolle montait jusqu'à l'extrême bord et sa blancheur faisait ressortir les rubis des fraises. Autour du petit pot à crème s'enlaçait une autre guirlande, et des fleurs d'or s'enroulaient le long de l'aiguière en cristal de Bohême qui contenait la limonade.

Mes amies se récrièrent :

« C'est d'un goût exquis. C'est absolument ravissant. Quelle fée a passé par là ? On ne peut rien imaginer de plus délicieusement artistique. »

Je pensai que, à la cuisine comme au salon, il y avait des visiteurs, et que quelque « connaissance » de Mary ou de la cuisinière, récemment initiée aux merveilles de l'art décoratif si à la mode en Angleterre, avait voulu nous donner un échantillon de ses talents.

Chacun autour de moi appréciait à sa valeur ce gentil goûter improvisé sous les grands arbres de mon jardin, et on me félicita d'être si bien servie.

Mes amies parties, le souvenir me revint de ce pauvre petit J. Cayle, qui devait attendre si impatiemment ma décision. Je dis donc à Mary de me l'envoyer. A sa place je vis paraître la cuisinière. Après un « hum » préliminaire que je connaissais bien, et qui disait clairement : « J'ai mon idée à moi et personne ne m'en fera démordre », cet important personnage — oh ! combien important dans un ménage — daigna me communiquer ses pensées :

« Madame, s'il vous plaît, je ne veux pas prendre de libertés trop grandes, mais c'est-y un effet de vot' bonté de me dire si vous avez l'intention de garder ce petit qu'est dans ma cuisine?

- Pourquoi me demandez-vous cela? lui dis-je.

— Ah! bien, madame, répondit-elle, sa grosse bonne figure rouge toute souriante, j'ai pas à savoir de quoi ça retourne, puisque c'est pas mon affaire, mais il faut que je vous parle pour ce p'tiot. Il est adroit et complaisant, que nous n'en avons pas eu deux comme lui dans la maison, et nous en avons essayé plus d'un. »

Cela était un fait mélancolique contre lequel je n'avais rien à répliquer.

La cuisinière continua avec volubilité :

« J'aurais voulu tant seulement que vous le voyiez quand Mary est venue, en rage d'avoir à préparer son plateau toute seule, sans personne, n'étant plus au complet. Elle qui est si vive à s'emporter (elle ferait bien mieux d'être un peu moins lente à son service et moins impatiente pour autre chose, mais enfin, nous avons tous nos défauts), elle grognait et elle vous tapait ses affaires pour préparer sa limonade, fallait voir!.. .Eh bien, ce petit, il a pas perdu la tête. Il s'a arrêté au milieu d'une bouchée, — je lui avais donné une tartine et une tasse de lait, comme vous aviez dit à Mary, et il mangeait que ça faisait du bien de le regarder.

« — Laissez-moi faire, qu'il dit, voulez-vous? J'ai souvent aidé Dick chez ses patrons, je sais fabriquer de la limonade. Je vas me laver les mains, faut pas deux minutes, vous verrez. »

« Et v'là mon gamin qui passe dans l'arrière-cuisine.

qui se lave les mains et revient avant que Mary ait seulement pressé trois gouttes de son citron.

« — Vous avez-t-y du sucre en neige, qu'il dit, du sucre « fin, fin comme de la neige ? »

« Je lui apporte du sucre en poudre, et ses petites mains marchent. En un rien de temps, sa limonade était prête. C'est pas Mary qu'en aurait fait autant !

« Il me dit alors :

« — Ousque vous prenez vot' crème, madame la cuisi- « nière, je vas courir en chercher pendant que vous cueil- « lerez vite les fraises avec Mary. Il faut pas que la dame « attende. »

« J'ai p't-être eu tort de lui permettre, car enfin, c'est un inconnu, mais il vous laissait pas le temps de placer un mot d'autre que ce qu'il voulait, et puis, nous étions pressés. Ma foi, je lui explique l'endroit. Il attrape la boîte à lait et il galope. Pendant que je ramassais mes fraises, le voilà qui revient avec des fleurs et qu'il les arrange comme vous avez vu sur le plateau.

« — Je vous demande ben excuse, qu'il me dit, la femme « de la crèmerie, elle me les a laissé prendre. Chez les « patrons à Dick, on met toujours des fleurs sur la table « pour le dîner, et sur les plateaux aussi. Ça sera bien, « n'ayez crainte. Et pis, la crème là-bas, je l'ai payée. « J'avais une pièce que Dick m'a donnée pour ma fête. Oh ! « mame la cuisinière, croyez-vous que la dame me prendra ? « Je serai un bon serviteur, allez, un bon serviteur. »

« Et puis, le voilà-t-y pas qu'il se met à pleurer et à trembler ; il avait été loin pour cette crème et il avait couru tout le temps, sans compter qu'il en a fait une trotte ce matin pour venir ici, et il s'était arrêté de boire et de

manger pour nous aider, et dame il faisait chaud dans la cuisine, et c'est qu'un mioche, ce gamin-là.

« Pendant qu'il pleurait, v'là qu'on sonne, et c'étaient deux grands garçons pour se présenter pour la place. Alors qu'il me dit :

« Je vous en supplie, mame la cuisinière, dites-leur
« — Nous avons not' affaire », et vous demanderez à la
« dame si je puis rester. »

« Eh bien, madame me grondera, moi, si j'ai pas ben fait, mais j'ai pas pu y tenir. J'ai fait ce qu'il voulait. Ils ne me revenaient pas déjà tant, ces deux grands dégingandés qui se baladaient les mains dans les poches, tandis que ce p'tiot-là, il a tout plein de courage dans son petit corps. »

L'instant d'après, J. Cayle était devant moi, ses yeux bleus débordant de larmes, ses petites jambes flageolant sous lui et ses mains agrippant nerveusement les manches trop courtes de son vêtement. Il attendait si anxieusement son arrêt que je n'eus pas le cœur de le désespérer par un refus définitif; je lui dis donc :

« Je vais écrire aux personnes chez qui est votre frère, et si leur réponse me satisfait, je vous prendrai un mois à l'essai. »

Il s'écria :

« Pisque je suis ici, m'dame, vous me permettez-t-y de rester, avant que vous ayez la réponse à c'te lettre? Vous n'avez personne pour aider à la cuisine, et mame la cuisinière et Mary ont un tas d'ouvrage. Je peux coucher dans la baraque ousque le jardinier met ses outils, si vous aimez pas que je couche dans la maison tant que les patrons à Dick vous ont pas parlé de moi. »

Je fus touchée de son accent :

« Vous coucherez dans la chambre que mon groom occupe d'habitude, lui répondis-je. Je puis me tromper, mais je vous crois un brave garçon, docile et honnête. Allez vous reposer, et ce soir je verrai si vous savez servir à table. »

Il balbutia, rayonnant :

« Merci bien, m'dame, merci bien, je ferai tout ce que je pourrai pour vous. »

Et il disparut précipitamment très ému.

Une fois seule, je ne pus m'empêcher de me dire que, en cette circonstance, j'avais agi peut-être avec trop de précipitation. Justement mon mari faisait pour ses affaires un long voyage en Amérique. J'étais toute jeune mariée et je n'avais personne pour me conseiller et me guider. Ma conscience me fit des reproches sanglants. Il me semblait entendre mon mari me dire : « Quelle imprudence! Nous ne pouvons savoir, sur sa simple mine, qui est ce garçon, comment il a vécu et avec quels individus. Malgré ses airs candides, il peut être associé à une bande de voleurs. Avant de le laisser pénétrer dans la maison, il faut avoir au moins des renseignements sur son compte. »

Ce raisonnement eût été dicté par la sagesse, je ne pouvais le nier, mais je n'en gardai pas moins J. Cayle chez moi sans plus de renseignements. Quand je pris mon repas solitaire dans la grande salle à manger, que l'absence de mon mari rendait si étrangement vide, mon nouveau petit serviteur était là, son visage rouge et luisant après de consciencieux lavages qui lui avaient plaqué les cheveux sur les tempes. Il avait endossé la livrée de son prédécesseur, encore trop large pour lui malgré le foin



IL ÉTAIT SI PETIT, ET LE PLATEAU SI LOURD... (P. 16).

dont il avait rembourré son gilet. Il devait avoir l'amour des couleurs vives, car on entrevoyait, à chacun de ses mouvements, des bas écarlates, et les poignets d'une chemise indigo dépassaient les manches trop courtes pour les longs bras dont il était si fier.

Étant seule, je parvins à garder mon sérieux, mais sa mine grave formait un tel contraste avec son accoutrement comique, que je souriais malgré moi de temps à autre.

Ce premier essai ne fut rien moins qu'heureux comme résultat. Non pas que Joe ne fût pas attentif à son service, au contraire : sa précipitation à prévenir mes moindres besoins et à arriver « bon premier » sans que Mary eût à l'instruire de ses devoirs le faisait se heurter contre elle à chaque instant, tandis qu'il se précipitait à la recherche d'assiettes ou de plats qu'il me tendait de toute la longueur de ses bras, bien avant d'être auprès de moi; et souvent, à ma droite.

Mary me regardait comme pour me dire : « C'est la première fois qu'il sert à table. » Cela était visible dans les moindres détails. Pour me verser à boire, il levait la carafe si haut et avec tant de force qu'il faillit à mainte reprise tout renverser, et il avait une telle appréhension d'avoir à manier certains ustensiles inconnus de lui qu'il déployait une véritable tactique pour en laisser la charge à Mary. Mais je m'attendais à le trouver plus gauche encore, et, convaincue qu'on pourrait le former, ayant tant de bonne volonté, je me pris à désirer, devant son anxiété évidente, que les renseignements demandés fussent en sa faveur.

Le lendemain matin, des fleurs arrangées avec goût dans mon surtout de table et une magnifique rose sur mon assiette, muets hommages de mon nouveau serviteur, me parlaient très éloquemment en sa faveur.

Quand je revis Joe, tout rouge d'avoir travaillé au jardin pendant une heure, — corvée volontaire tout à fait en dehors de ses attributions, — je constatai qu'il était déjà de la maison. Bijou mon petit terrier, qui faisait mauvaise mine à tous les étrangers en général et aux jeunes garçons en particulier, gambadait autour de lui dans l'intention évidente de recommencer une partie, et Jacasse, notre vieille pie apprivoisée, était perchée sans façon sur son épaule.

« Bonjour, Joe, lui dis-je vous êtes matineux. »

Joe devint encore plus rouge et il esquissa le geste d'enlever un chapeau imaginaire.

« Oh! j'y suis ben habitué, m'dame; chez nous, y a des tas de choses à faire le matin avant de pouvoir aller avec Dick. Faut que j'aide papa, ben sûr, et mon frère Dick il est toujours parti à sept heures. Y a une vraie trotte jusque chez ses patrons, vous savez. »

Et puis, rougissant de plus belle parce qu'il avait omis de me parler à la troisieme personne, selon une science de fraîche date, il ajouta vivement :

« Madame veut-elle que je lui apporte son déjeuner? Mary m'a appris tout ce qu'y avait à faire. »

Malgré cette affirmation, je n'étais pas sans trembler en le voyant entrer, pliant sous le poids de son plateau et s'apprêter à me servir sans le secours de Mary. Il était si petit et le plateau si lourd que ce fut miracle s'ils arrivèrent sains et saufs au dressoir. Là une épreuve attendait

le pauvre Joe. Il ignorait la place de la moindre chose, et il resta un bon moment, la cafetière en main, incapable de résoudre le grave problème de savoir s'il devait la poser devant mon assiette ou à côté, et s'il fallait m'offrir de me servir ou me laisser me servir seule. Je le tirai d'embarras en la lui prenant des mains, et, pour le mettre à l'aise, je lui dis :

« Chacun a ses petites manies, Joe; je vais vous montrer de quelle façon j'aime à voir les choses faites le matin; je suis sûre que je n'aurai pas besoin de vous le répéter deux fois pour que vous vous en souveniez. »

Ses grands yeux suivaient chacun de mes mouvements avec une attention sans pareille.

Il se posta derrière ma chaise, attentif au moindre signe; bientôt il vit que le soleil me gênait : il voulut baisser légèrement le store, mais le cordon était hors de sa portée, et il eut beau se hausser sur la pointe des pieds et allonger démesurément ses longs bras, il lui fallut quérir un tabouret, tout en s'excusant : « Demain, je ne les lèverai pas si haut, ces machines-là. »

Pour rien au monde, il n'eût avoué que sa petite taille était gênante.

Le soir même, je reçus une lettre on ne peut plus satisfaisante sur le compte de Joe, et je ne regrettai pas de l'avoir gardé. Très vite il s'habitua à nous et nous à lui. Son originalité, sa grande franchise et sa minutieuse propreté, qualités rares chez un enfant si jeune, en faisaient le favori dans un cercle très fermé que présidait Mme Wilson, ma femme de charge. Nombreux étaient les éclats de rire qui m'arrivaient au jardin, le soir, tandis que Joe, pendant ce temps de récréation, divertissait ses

compagnons par ses récits et ses réminiscences des faits et gestes de son merveilleux frère Dick.

Ce Dick était sans contredit l'idole de Joe, et aucun devoir ne lui paraissait plus sacré que de tenir ses promesses au susdit Dick.

« Vous connaissez pas not' Dick, Mame Wilson, dit un jour mon petit serviteur à ma vieille femme de charge. Si vous le connaissiez, vous comprendriez pourquoi j'ose pas plus aller contre ça qui m'a dit de faire que de mett' ma main dans le feu. Quand j'étais tout à fait mioche, j'ai chipé des prunes à mon père dans un des paniers qu'étaient tout prêts pour le marché. J' sais pas pourquoi j'ai fait ça. C'était la première fois que ça m'arrivait — la dernière aussi, allez! — mais elles étaient belles, les prunes, je les vois encore, et jaunes, qu'on aurait dit des boules d'or, et grosses comme des œufs. Oh! pour des belles prunes, c'étaient des belles prunes, avec de la poudre bleue dessus. Mon père voulait jamais qu'on les tripote, à cause de ce nuage bleu qu'il fallait pas enlever. Y me dit de ben les couvrir de feuilles par rapport à la chaleur. Il en faisait, un chaud, fallait voir, j'en pouvais pus d'avoir trimé depuis le grand matin quatre heures. Pendant que je mettais les feuilles dessus, v'là-t-il pas que je les touche, si fraîches et si jolies qu'on les sentait pleines de jus comme du sirop. Et tout d'un coup j'en avais une dans la bouche, sans savoir comment que je l'y avais mise. Elles étaient rangées six par six dans des petites corbeilles, pour être vendues comme ça au marché! Quand j'ai eu mangé c'te maudite prune, v'là que ça fait un gros trou dans la corbeille, si gros que je savais que papa ne déferait pas plus tôt ses paniers qu'il s'en apercevrait. Alors je mange

les cinq autres et je jette la corbeille dans un coin. Juste, v'là papa qui vient et qui dit à Dick : « Compte-moi ces « paniers-là, y en a vingt de grosses prunes pour Mme « Merton et vingt de moyennes pour Mme Wood, nos « deux meilleures pratiques. » Dick, y compte, et ne s'y retrouve pas. Trente-huit, trente-neuf, pas un de plus ! Il recommence. C'est la même chose. Mais qu'est-ce qu'y voit, dans le coin : la corbeille vide. Y la ramasse, moi je tremblais. J'aurais bien voulu avoir parlé avant que papa ait dit de les compter; mais y avait pas moyen maintenant.

« Dick devient tout blanc : « — Joe, qu'y me crie, viens « ici et ouvre l'œil à ce que tu vas répondre. Comment que « ça se fait que cette corbeille est pas avec les autres et « qu'elle est vide? Y a eu des prunes dedans, elle n'est « pas neuve. Parle! »

« Je regarde Dick, et ses yeux s'en vont comme qui dirait fouiller dans mon gosier et en arracher la vérité, mais je pouvais pas dire les mots. Y commence à se fâcher :

« — Allons, ouste, parle, qu'y dit. Si c'est toi qu'as « subtilisé les prunes, faut le dire, tu seras battu, et tu « ne l'auras pas volé. Mais si tu as le toupet de mentir, « c'est pour le coup que tu seras battu, et que tu ne l'ou- « blieras jamais, jusqu'à ton dernier jour, pour t'apprendre « à dire des mensonges. Tu entends? Si tu as fait des « sottises, aie le courage de l'avouer et ne *cane* pas. « C'est *avant*, qu'il fallait *caner*. » Quoi que je pouvais faire, Mame Wilson? J'dis — « Pardon, Dick, c'est moi « qui les a mangées! » — « Ah! qu'y dit, c'est toi, gour- « mand, c'est toi! Eh ben, je suis content que t'as pas « menti. Faut que je te corrige, pasque tu l'as pas volé;

« mais, mon vieux, rappelle-toi bien que c'est pas le quart
« autant que si t'avais dit des blagues pour essayer de
« me mettre dedans. Et la leçon, elle te servira toute ta
« vie, si tu n'oublies pas ce que je vas te dire : N'importe
« quoi que tu fais, si tu l'as fait, tant pis pour toi; t'avais
« qu'à réfléchir avant, mais, une fois fait, avoue et sup-
« porte ta punition bravement. C'est dur sur le moment,
« c'est pus rien quand c'est passé, au lieu que quand on
« a menti, on a honte de soi chaque fois qu'on y repense. »
Alors, Dick, y me donne une bonne raclée, mais j'a pas crié, Mame Wilson, et j'a pas demandé grâce. Et si jamais je disais un mensonge maintenant, je ne pourrais plus regarder Dick. Y a pas de danger. Jusqu'au jour d'aujord'hui j'en a pas dit et j'en dirai pas tant que je vivrai. Oh! si vous voyiez not' Dick, Mame Wilson.

— Misère de moi, s'écria Mary, la femme de chambre, regardez-le, madame Wilson, y pleure toutes les larmes de son corps. Voyons donc, Joe, pas de ces plaisanteries! Qu'est-ce qui vous prend? Tantôt vous nous faites rire à nous en donner un point de côté et tantôt vous pleurez comme une fontaine, qu'un peu plus, nous en ferions autant, avec vot' Dick. Allez-vous-en porter à manger aux chiens et revenez-nous avec des joues roses. »

Le temps passait; je menais une vie très calme. Mon mari était toujours absent; ses affaires le retenaient en Amérique plus longtemps qu'il n'avait cru d'abord, et mes journées s'écoulaient solitaires, car mes amis se trouvaient en villégiature, soit à la mer, soit à la montagne. A la fin de l'automne seulement, je devais quitter cette paisible maison de campagne pour retourner à Londres. J'espérais qu alors ma chère sœur et mes nièces vien-

draient me rejoindre et que le retour de mon mari rendrait bientôt complet notre cercle de famille.

Chaque jour augmentait les progrès de Joe et le rendait plus sympathique à ceux qui l'approchaient. Son esprit inventif imaginait toutes sortes d'ingénieux outils pour suppléer à l'insuffisance de sa taille. Il accomplissait des merveilles, entre autres, avec un long bâton terminé par une sorte de griffe qu'il s'était fabriquée, et lorsque sa bonne volonté restait impuissante à le tirer d'embarras, les nombreux amis que lui attirait son extrême obligeance venaient à son secours, sans qu'il eût besoin de les solliciter.

Je remarquai que, lorsqu'il m'arrivait de parler de notre retour à Londres, Joe manifestait toujours une répugnance extrême à cette seule pensée. Il ne connaissait pourtant que par ouï-dire la grande ville; mais Dick y avait habité quelques jours avec son père, et était épouvanté de ce qu'il avait vu.

Joe, interrogé, me dit :

« J'a pas besoin d'y être allé, dans ce Londres, pour savoir qu'y a un tas de choses qui se font pas comme elles devraient. Dick m'a raconté... »

Je souris malgré moi : les récits de Joe commençaient invariablement par « Dick m'a dit » ou « Dick raconte ».

Voici ce qui s'était passé :

Pendant qu'ils étaient à Londres, « papa et Dick », ils avaient vu, un soir, une jeune fille qui courait, le long des quais de la Tamise, en sanglotant. Dick l'avait arrêtée pour lui demander ce qu'elle avait et s'il ne pouvait rien faire pour elle. « Laissez-moi, avait-elle répondu, je veux me jeter à l'eau, je suis lasse de la vie » Dick, ayant

obtenu qu'elle lui confiât son chagrin, avait appris que, depuis longtemps orpheline, elle n'avait vécu que pour son jeune frère. Mais il se trouvait que ce frère, entraîné par de mauvais compagnons, ne lui avait causé que des peines. Elle était modiste à façon; elle louait deux petites chambres, et, sur son gain, nourrissait, logeait et habillait son frère, qui, très paresseux, prétendait n'arriver jamais à découvrir de l'ouvrage, et qui avait la cruauté d'injurier sa sœur lorsque la malheureuse essayait de lui faire de la morale et refusait d'admettre chez elle les méchants garnements dont son frère faisait sa société. Sous l'influence de ces garçons, ce frère déroba presque tout ce qu'elle possédait pour l'engager au mont-de-piété et jusqu'à des chapeaux que ses pratiques lui avaient donnés à garnir. Elle dut les remplacer et du coup perdit sa situation. Bientôt elle n'eut plus rien, ses vêtements mêmes étaient vendus pour avoir du pain. Son frère l'avait abandonnée en la voyant dans la misère. Le jour où Dick l'avait rencontrée, elle venait d'apprendre qu'arrêté avec toute une bande prise en flagrant délit de vol, il était condamné à sept ans de prison. Cela la rendait folle de douleur et de honte. Dick et son père l'avaient consolée de leur mieux, et la voyant plus calme, lui avaient donné quelque argent en lui disant qu'ils iraient la voir le lendemain à l'endroit qu'elle leur indiquait, dans un de ces hôtels où les pauvres peuvent passer la nuit pour quelques sous. Ils avaient été fidèles à leur promesse. Quelle n'avait pas été leur tristesse lorsque, le lendemain, ils apprirent que, dans un accès de désespoir, cette jeune fille s'était jetée par la fenêtre et qu'elle avait été tuée sur le coup.

« Tout ça à cause de son frère, disait Dick ; et ce mé-

chant-là c'était peut-être, quand il était petit, un bon petit sujet comme Joe. Quoi qu'y fera, ce garçon, en apprenant qu'il a tué la pauvre fille? Y a pas à dire, y l'a tuée, comme si qu'y l'avait jetée par la fenêtre lui-même ! »

Comme conclusion à cette lamentable histoire, Joe ajouta :

« P't-être ben qu'y sont encore à Londres, ces méchants gas qu'ont mené à mal ce garçon. J'aime pas Londres. Je voudrais bien que nous n'y allions pas et que nous restions toujours par ici, ousqu'on est si heureux. »

Je lui affirmai qu'il n'y avait aucun danger, s'il évitait les mauvaises connaissances, et qu'en ne causant jamais avec des étrangers, rien ne pouvait lui arriver, même à Londres.

Une autre frayeur de Joe, quand nous serions réinstallés en ville, était la perspective d'avoir à servir pendant de grands dîners. Dès qu'il voyait à table plus de deux personnes, il perdait la tête, et comme je devais beaucoup recevoir, je craignais de mon côté que, malgré ses bonnes intentions, mon petit serviteur ne fût pas à la hauteur de la situation. Il m'en coûtait pourtant de penser à m'en séparer, car indépendamment de ses qualités personnelles, Joe, dans sa livrée brune à boutons d'or, cravaté de bleu, les mains irréprochables, ses cheveux bouclés retombant comme de l'or bruni, et d'infatigables petits pieds sous ses bas invariablement rouges, Joe était le plus charmant petit groom qu'on pût rêver. Mes amies me l'enviaient, et leurs grooms comblaient d'avances mon petit Joe, qui se refusait à faire connaissance avec qui que ce fût et très poliment les renvoyait à leurs affaires.

Quand un de ces jeunes garçons, venant chez moi s'ac-

quitter d'une commission, essayait d'entrer en conversation avec lui, j'entendais bientôt la voix grave de Joe dire :

« Il est temps que vous vous en alliez, maintenant. J'ai mon ouvrage à faire, et vous devez avoir le vôtre aussi. »

La porte était doucement refermée sur les visiteurs, et Joe retournait à ses occupations.

*
* *

Au commencement d'octobre, nous nous retrouvâmes à Londres, après grands emballages, déballages et ouvrage extra pour chacun. Joe semblait dans son élément. Ce que ses longs bras, son cœur dévoué et ses vaillantes petites mains accomplirent alors, ceux-là seuls qu'il aida si bien peuvent le comprendre. Quel que fût l'objet dont on avait besoin, Joe vous l'apportait à la minute. Le couteau de Joe était toujours là, prêt à trancher les nœuds gordiens ; les épaules de Joe disposées à se charger de fardeaux bons pour un homme fait. Rien n'était trop lourd, selon lui. Plus d'une fois, je le rencontrai dans l'escalier, sa petite personne perdue sous d'immenses boîtes dans lesquelles on eût pu l'emballer à son tour. Je me récriais, mais il prétendait que « c'était juste à sa taille » et nullement trop pesant.

« Voyez-vous, m'dame, me disait-il, je suis tout plein fort depuis que je suis chez vous avec toutes les bonnes nourritures que vous me donnez, et je suis tellement heureux que je sais pas ce que je ferais pas. Vrai, je pourrais porter ce piano qu'est là-bas, si on voulait tant

seulement me donner un coup de main pour l'attraper ferme. »

Nous habitions alors tout à fait à l'extrémité du « West-End » de Londres, et, selon l'usage anglais, dans une maison particulière, une sorte de petit hôtel avec jardin derrière, terminé par des écuries et remises donnant sur une ruelle. Un certain nombre de propriétés identiques se suivaient. Celles qui leur faisaient face en étaient séparées par de grands jardins. Le passage entre elles servait uniquement aux habitants de ces hôtels ou à leurs visiteurs; ce n'était pas une rue. Un policeman y faisait sa ronde nocturne, ainsi que dans deux ou trois passages similaires, et, même en plein jour, en écartait soigneusement les mendiants, les chiens errants, les orgues de Barbarie et autres inconvénients des grandes villes.

Bientôt, Joe oublia ses frayeurs pour ne plus songer qu'au bonheur d'introduire mes amis le vendredi. Resplendissant dans sa livrée neuve, le col enserré d'un véritable carcan, instrument de torture qui lui tenait le menton droit et ajoutait un bon centimètre à sa taille, il trônait dans le hall, ouvrait la porte avant qu'eût fini de retentir le coup de « heurtoir » des visiteurs, et annonçait, sans jamais les écorcher, les noms les plus difficiles Un page n'eût pas mieux fait.

Si mes vendredis étaient le triomphe de Joe, ma petite serre était sa joie et sa fierté, et les moindres éloges sur ce jardin d'hiver attenant au salon lui allaient au cœur. Il en rougissait de plaisir quand on m'en faisait compliment devant lui. Il ne permettait à personne d'arroser les plantes qui le garnissaient, et il maniait la lance d'arrosage avec une telle dextérité que pas une feuille ne tombait Il me

ménageait même souvent des surprises, en achetant sur ses économies quelques petits pots de capillaires ou de musc. Ses gages étaient intégralement envoyés à son père; mais il avait pour « argent de poche » les nombreux pourboires que lui attiraient sa gentillesse et sa serviabilité.

Mon mari revenu de voyage, j'eus à donner plusieurs grands dîners, et je dois avouer que les capacités de Joe m'inspiraient des craintes. Ses premiers essais avec d'autres qu'avec moi avaient été malheureux, et le soir même de l'arrivée de mon mari, il fut victime d'un petit accident qui ne fit qu'augmenter sa frayeur et ses gaucheries. Ce soir-là, nous avions ma sœur et un ami. Mon mari s'était amusé à me taquiner sur ce groom sans pareil que je m'étais procuré en son absence :

« Quelle imprudence de le prendre sur la foi d'une simple lettre, disait-il; vous ne serez pas étonnée, petite femme, si quelques voleurs de grands chemins viennent, une de ces nuits, renouveler connaissance avec M. J. Cayle.

— Quand vous connaîtrez Joe, vous serez fixé, lui dis-je.

— Vous ne le connaissez vous-même que depuis six mois, reprit-il, et il me semble que cet enfant est bien jeune pour avoir la garde de l'argenterie d'usage journalier. Où couche-t-il, ce petit modèle?

— En bas, dans un cabinet à côté de la cuisine. Il faut le voir, le soir, compter ses couverts, une première fois tout seul, et une seconde en présence de Mme Wilson, avant de fermer le coffre et d'en remettre la clef à notre bonne vieille femme de charge. Que voulez-vous qu'il fasse de plus? Joe est l'honnêteté même, je vous assure.

— Je ne demande qu'à vous croire, » dit mon mari; mais il m'était facile de voir que je ne l'avais pas convaincu.

C'est ce même soir que le pauvre Joe choisit pour la plus grande maladresse qu'il eût jamais commise. Troublé par cette augmentation de convives, il oubliait toujours de servir mes hôtes les premiers, et commençait invariablement par moi, contre toutes les règles de la bienséance. La femme de chambre, que nous avions depuis peu en remplacement de Mary, acheva de lui faire perdre la tête en le rappelant à l'ordre un peu plus haut qu'il n'était nécessaire. Elle le brusqua tant et si bien que le malheureux enfant, se précipitant pour lui obéir, s'embarrassa les pieds dans une peau d'ours étendue devant la cheminée et tomba tout de son long en répandant sur la robe de ma sœur la moitié de la saucière qu'il tenait et l'autre moitié sur l'ours blanc subitement devenu brun.

Le désespoir de Joe faisait mal à voir; mon mari même ne put lui en vouloir quand ses lèvres tremblantes balbutièrent :

« Je suis si fâché, si fâché! c'est l'ours qui m'a pris. Je vous demande bien pardon, monsieur, madame et la compagnie. »

Cette peau devint le cauchemar de Joe.

« Vous savez, méfiez-vous, dit-il à la femme de chambre, c't ours-là, y vous agrippe comme si qu'il était vivant. Y me guette avec ses gros yeux, mais y ne me repincera pas, vous pouvez en être sûre. J'ai cru qu'y ne me lâcherait pas, le soir ousqu'il m'a attrapé. »

Le résultat fut que Joe, préoccupé de faire de longs circuits pour éviter les embûches de l'ours blanc, devint de plus en plus énervé et maladroit, si bien qu'après quelques bévues sérieuses, je fus obligée de lui dire que s'il

ne se dépêchait pas davantage d'apprendre son service, je me verrais obligée de le renvoyer, car son maître était fort mécontent de le voir toujours verser du « porto » au lieu de « sherry », apporter des assiettes chaudes quand on lui en demandait des froides, etc., etc.

Très doux et très humble, Joe avait écouté mes remontrances sans répliquer, mais il ne put aller jusqu'à la porte; vaincu par son émotion, il se mit à sangloter avec une violence qui me faisait peine :

« Je vas tâcher de m'apprendre, disait-il entre deux sanglots. Je suis bête, je sais bien. Je me dis toutes les fois qu'il vient du beau monde : Je vas ben me rappeler ce qu'y faut faire : les assiettes, c'est à gauche; le sherry, c'est moins noir que le porto ; le porto, ça se donne en dernier, avec les noisettes et les raisins, et faut que je commence par la dame la plus extraordinaire qu'est à droite de monsieur, et madame après toutes les autres, ce qu'est pas juste pasqu'y a personne de plus mieux que madame. Tout ça, je me le dis. Et pis, quand ils sont tous assis à leur place et que tout le monde a besoin de quéque chose en même temps, et que je sais pas si c'est Jenny qui y va ou bien moi, je deviens bête, mes mains remuent et je ne viens plus à bout de rien. Mais ne me renvoyez pas pour ça, m'dame, je m'apprendrai, vous verrez.... Jenny, elle voudra p't-être bien me montrer. J'aime tant madame, j'aime tant monsieur, je veux pas vous quitter. Vous me garderez encore un peu, m'dame, n'est-ce pas? ».

Que répondre à cette naïve supplique, sinon « oui ».

Pendant quelques jours, il y eut chez Joe des progrès notables, mais nous étions en famille et son service était

facile. L'approche d'un grand dîner de cérémonie rendit Joe visiblement soucieux. Comment allait-il s'en tirer?

A cette époque, il m'arriva, à plusieurs reprises, d'être réveillée au milieu de la nuit par des bruits inexplicables, des pas, semblait-il, et une fois même la chute d'un objet lourd. Mon mari m'affirmait que je me trompais. Ces bruits cessaient aussi brusquement qu'ils se produisaient, et mon mari qui, pour me rassurer, avait pris la peine d'explorer, un soir, tout le rez-de-chaussée, était revenu en riant de mes frayeurs. Il n'avait rien vu ni entendu de suspect. Le lendemain, sûre d'entendre un bruit anormal dans ces parages, et ne voulant pas me faire de nouveau traiter de peureuse, je me levai, j'allai trouver Mme Wilson, la femme de charge, et la priai de m'accompagner. Je vivais dans une terreur constante des voleurs. On parlait beaucoup des exploits des bandes noires, et j'imaginais qu'il ne serait pas impossible de s'introduire chez moi, en passant par le jardin, après avoir escaladé le mur, donnant sur la ruelle déserte. Tant de maisons se trouvaient dévalisées en un temps incroyablement court, et même de jour, sans que les domestiques s'en aperçussent, que mes craintes ne me paraissaient point exagérées et que j'étais toujours sur le qui-vive.

Nous descendîmes donc sur la pointe des pieds, Mme Wilson et moi; arrivée près de la cuisine, j'entendis chuchoter. Une voix disait certainement : « Allons, dépêchez-vous. » Mme Wilson l'entendit comme moi. Cette fois, ce n'était pas de l'imagination. Vite, nous remontâmes quérir l'assistance de mon mari. Mme Wilson insista sur ce que cette voix partait de la chambre de Joe. Mais, orsque, dans un attirail guerrier, — car je n'avais pas

voulu abandonner mon mari qui marchait en avant, armé d'un revolver, et la fidèle femme de charge nous suivait avec, à la main, une épée détachée d'une panoplie, — nous nous retrouvâmes devant cette porte, Joe nous ouvrit à la première sommation, les yeux gros de sommeil et la mine effarée de quelqu'un réveillé en sursaut, et il n'y avait personne d'étranger.

« Votre Joe est peut-être somnambule, dit mon mari, il parle en dormant, et bientôt nous le verrons se promener sur les toits. »

La veille du jour fixé pour ce fameux dîner, la cuisinière vint me confier ses préoccupations au sujet de Joe :

« Je ne sais pas ce qu'a ce garçon-là, mais pour sûr il a quelque chose, madame. C'est pas naturel, il est changé à ne pas le reconnaître. J'arrive pas à l'éveiller le matin, et il tombe de sommeil toute la journée, comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Et puis, je suis sûre qu'il s'en va tripatouiller dans ma cuisine le soir quand nous sommes montés nous coucher, nous autres. Le matin, je trouve des chaises dérangées et des choses qui ne sont plus à leur place. J'ai demandé à Joe de quoi qu'il se mêle. Il a avoué qu'il est allé dans la cuisine c'te nuit, mais il n'y a pas eu moyen de lui faire dire pourquoi. Tout ça, c'est louche, et j'ai pensé qu'il fallait prévenir madame.

— Je parlerai à Joe quand nous serons débarrassés de ce dîner, » lui répondis-je.

J'avais confiance en cet enfant, quelque bizarres que fussent ses allures, et je savais qu'en l'interrogeant moi-même, j'apprendrais toute la vérité, mais je trouvais cruel de le troubler à pareil moment.



JOE NOUS OUVRIT A LA PREMIÈRE SOMMATION (P. 30).

Au milieu de la nuit, cependant, Mme Wilson crut de son devoir de venir nous réveiller. Il y avait de la lumière dans la chambre de Joe et sur le mur d'en face on apercevait une ombre, qui allait et venait. Joe était-il seul ou avait-il des visiteurs mystérieux? En tout cas, que pouvait-il faire à pareille heure au lieu de dormir? Se faire ouvrir de force n'avançait pas à grand'chose. Mieux valait, sans bruit, descendre au jardin et tâcher de voir à travers les rideaux si on ne pourrait pas le surprendre. C'est ce que nous fîmes.

Les persiennes n'étaient même pas fermées. Bientôt nous fûmes renseignés sur ses occupations nocturnes.

Au milieu de la chambre de Joe était une table recouverte d'un drap. Des soucoupes empruntées à des pots de fleurs marquaient la place de convives imaginaires qui tous avaient leur siège. Une pyramide de pots à fleurs représentait le surtout de table, deux bougies dans des bouteilles simulaient les candélabres. Sur la petite table de toilette de Joe étaient alignées des bouteilles et des carafes; à côté de chacune des soucoupes en terre rouge, deux ustensiles quelconques : pots à confitures, tasses, etc., servaient de verres. De chaise en chaise, Joe passait vivement, sur la pointe des pieds; il tenait une bouteille pleine d'eau, et, au mouvement de ses lèvres, nous pûmes comprendre qu'il s'adressait à des convives absents, leur proposant des vins divers. Son lit représentait le dressoir. Il y allait de temps à autre chercher des plats ou des assiettes qui n'existaient que dans son imagination, et il exécutait toute la mimique de son service, en y ajoutant les ordres donnés à haute voix.

C'était donc là le secret de Joe. Toutes les nuits der-

nières, pendant qu'ils se reposaient, ceux qui avaient certainement moins peiné que lui, ce brave petit cœur avait surmonté sa fatigue, et ses yeux bleus s'étaient privés d'un sommeil bien gagné pour arriver à vaincre la peur nerveuse qui le prenait devant des étrangers. Quel sourire de bonheur illumina sa petite figure pâlie lorsque, la répétition finie, les fantômes, levés de table, Joe ouvrit toute grande la porte pour les faire passer au salon....

Émue à en pleurer, je dis à l'oreille de mon mari : « Partons. » Mais il me retint et me montra la scène finale. Joe, agenouillé devant son lit, le visage caché dans ses deux mains, se refusait encore quelques instants de repos pour ne pas manquer à sa prière du soir.

Le fameux dîner se passa sans aucune anicroche. Bien mieux, Joe s'attira de nombreux compliments; aguerri par ses expériences nocturnes, rien ne le troublait, et mes amis prétendirent n'avoir jamais été mieux servis par un plus gentil page. Leur satisfaction se traduisit d'une manière tangible. Le lendemain, Joe me montra plus de vingt shillings en petite monnaie et une double couronne.

« Y m'ont tous donné quéque chose, mais j'ai rien demandé, et je suis pas resté à traîner près des gens comme ceux-là qui ont peur qu'on les oublie. C'est eux qu'ont voulu me donner et qui m'ont cherché pour ça, m'dame. Et y en a un, le grand aux cheveux blancs, il m'a appelé et il m'a dit : « Tiens, p'tit, v'là pour toi. » Une belle double couronne, m'dame. Je sais pas pourquoi y m'a tant donné !... »

Mais moi je savais la raison de cette générosité. J'avais raconté au célèbre docteur Loring, un de nos bons amis, ce que nous avions découvert la veille, et il y avait pris

grand intérêt. Ni lui ni moi ne prévoyions alors dans quelles tristes circonstances il se trouverait un jour avec moi auprès de mon petit Joe.

*
* *

Je suis presque une vieille femme maintenant; les chagrins, plus que les années, ont changé mes cheveux d'or en cheveux d'argent. Des chagrins de toutes sortes : je n'ai plus de mari, plus d'enfants, mes amis ont disparu, les uns morts, les autres plus tristement perdus. J'ai eu à supporter les pires choses, les désillusions amères, la lente compréhension de l'ingratitude et de l'indignité de ceux qui possédaient ma confiance. Mais ni la vieillesse ni la souffrance n'ont assez endurci mon cœur pour que je puisse raconter sans émotion la fin de l'histoire de mon petit Joe.

Noël était passé, et mon cher mari avait repris ses voyages; nous n'attendions que les premiers sourires du printemps pour retourner à la campagne, et Joe, à la cuisine, ne tarissait pas en joyeux projets pour ce moment béni où nous nous retrouverions dans notre paisible cottage. Il avait laissé de nombreux amis aux soins du jardinier. Un vieux geai, son favori, un malheureux hibou qui avait perdu un œil dans une bataille homérique avec un chat du voisinage. L'unique prunelle restante de Cyclope luisait le soir, à travers les branches, d'un éclat diabolique, et son hou-hou vous glaçait le sang dans les veines, disait la bonne Mme Wilson; mais, tel que, Joe l'avait adopté, et Cyclope voletait sur les talons de l'enfant pour lui témoigner son affection. Tous nos chiens, sans

exception, étaient au mieux avec lui, et des chats singulièrement laids, tous plus ou moins éclopés, avaient été sauvés des plus grands périls par Joe, qui s'y était attaché en conséquence. Toutes les semaines, sans exception, le fils du jardinier lui écrivait pour le tenir au courant de la santé et des faits et gestes de ces merveilleux animaux, et, non moins ponctuellement toutes les semaines, Joe envoyait un shilling (1 fr. 25) que l'on devait employer à la nourriture de ces intéressants personnages.

Joe avait aussi son jardin particulier, un hôpital, ou plutôt un asile pour les convalescents. Que de plantes débiles, mal venues ou froissées, dédaignées du jardinier, avaient été recueillies par Joe, et patiemment soignées en pot jusqu'à ce qu'ayant montré, par une pousse verte ou un bourgeon, qu'elles étaient tirées d'affaires, leur sauveur les avait transportées dans le coin de terre à lui appartenant. Il comptait retrouver son parterre plein de trésors embaumés, et projetait de cueillir tous les matins un bouquet de violettes pour « m'dame ».

Bijou, mon petit terrier, était le seul chien que nous eussions emmené, et Bijou détestait Londres. Les roulements de voitures, les piaffements de chevaux, les coups de fouet des cochers au milieu de la nuit, lui portaient sur les nerfs, et il protestait hautement. Souvent, la nuit, Joe, réveillé par les aboiements de son ami Bijou, et désireux de nous éviter des insomnies, se levait, demi-endormi, et prenait le chien dans ses bras pour le calmer. Une grande affection les unissait tous deux, mais Joe n'en oubliait pas pour cela ceux qu'il avait laissés à la campagne.

Pour combattre l'isolement dans lequel je vivais en l'ab-

sence de mon mari, j'avais invité ma sœur et ses filles à venir passer auprès de moi ces dernières semaines avant mon départ et je raisonnais ma frayeur des attaques nocturnes, en me disant que les nuits devenaient de plus en plus courtes et que, somme toute, des serrures et des chaînes de sûreté nous protégeaient.

Un soir, je me trouvai plus énervée que de coutume. Une lettre de mon mari se faisait attendre, et je me forgeais mille sujets de craintes. Le paquebot était arrivé, je le savais, et le courrier de neuf heures n'apporta point les nouvelles tant désirées. Laissant ma sœur et ses filles terminer seules leur soirée, je montai dans ma chambre, soi-disant pour me reposer, et en réalité pour donner libre cours à des larmes que je ne pouvais contenir. A force de songer à toutes les catastrophes possibles qui avaient motivé le silence de mon mari et de me désespérer en conséquence, je m'assoupis, brisée de fatigue.

Je me réveillai brusquement, tout angoissée du pressentiment d'un malheur proche. Je me secouai, attribuant ce malaise à mes préoccupations, mais, dans mon lit où je m'étais glissée frissonnante, j'avais beau faire, le sommeil ne venait pas, et je me prenais à tendre l'oreille dans l'attente d'un je ne sais quoi d'inconnu qui n'allait pas tarder à se produire. Il était alors à peu près trois heures et demie, « l'heure noire avant l'aurore », comme dit le poète.

Tout d'un coup, un bruit sourd se fit entendre. Puis le silence absolu, ce lourd silence de la nuit si pénible aux nerveux; mon cœur battait d'une telle force, que son tic tac me semblait comparable à celui d'une pendule.

« Je suis folle, me dis-je, s'il y avait la moindre des choses, Bijou aurait aboyé. »

Cependant, mon oreille surexcitée continuait de percevoir des sons anormaux, et incapable de supporter plus longtemps ma solitude, j'enfilai à la hâte une robe de chambre et m'apprêtais à aller me réfugier auprès de ma sœur, lorsque, en ouvrant ma porte, je me trouvai nez à nez avec elle.

« Chut, fit-elle, n'effrayons pas les enfants; il se passe quelque chose en bas, j'en suis sûre. Bijou m'a réveillée par des hurlements qui ont cessé brusquement, et je suis certaine d'avoir entendu marcher dans le sous-sol. »

Chose étrange, les personnes nerveuses, que l'appréhension d'un danger met hors d'elles, recouvrent toute leur présence d'esprit devant la réalité. Il en fut ainsi pour moi. Ma sœur n'avait pas fini de parler, que j'avais déjà envisagé la situation. Requérir les domestiques qui dormaient sans doute profondément, il n'y fallait pas songer, cela demanderait trop de temps; d'ailleurs, peureuses comme elles l'étaient, les cris qu'elles pousseraient infailliblement épouvanteraient mes petites nièces et donneraient l'éveil aux voleurs. Mieux valait appeler le policeman par la fenêtre du salon qui donnait directement sur le passage. Alors, peut-être, on aurait quelque chance de les prendre.

Mme Wilson avait l'habitude de fermer à clef la porte de l'escalier qui menait à la cuisine. Pourvu qu'elle n'eût pas oublié de le faire ce soir-là ! A pas de loup, nous descendons. Nous voilà au salon, ma sœur faisant le guet à la porte, moi à la fenêtre. Ce sont des voleurs, à n'en pas douter, leur va-et-vient est très distinct, ils font évidem-

ment des paquets de linge et d'argenterie.... Ils ne partiront certes pas sans avoir tenté de piller la salle à manger et le salon; d'un instant à l'autre, ils forceront la porte et nous tueront peut-être.

Comment se peut-il, avec ce vacarme, que Bijou n'aboie point et que Joe dorme toujours?

Tout doucement, je levai le store et défis la barre de fer des volets. Par malheur, le policeman avait déjà dépassé la maison. Attendre son retour représentait vingt bonnes minutes, le temps d'arpenter notre avenue, d'inspecter l'allée voisine, selon ses habitudes dans ses tournées nocturnes. Que de choses peuvent arriver en vingt minutes! Il suffisait que mes nièces s'éveillassent, leurs cris amenant Joe à la rescousse feraient assassiner le malheureux enfant. Prise d'une énergie surhumaine, je déclarai :

« Je vais sauter par la fenêtre et courir après le policeman. »

Ma sœur voulut me retenir :

« C'est trop haut, tu te tueras. »

Mais j'avais déjà noué bout à bout de longues écharpes de soie orientale jetées sur des canapés, et j'attachais solidement à la fenêtre cette échelle improvisée.

« Grand Dieu, murmura ma sœur désespérée, les voilà qui crochettent la serrure de la porte de l'escalier! »

La peur me donna des ailes. Je m'élançai.... Je me retrouvai, je ne sais pas encore comment, dans la rue sans m'être rien cassé, et je me précipitai sur les traces du policeman dont on distinguait vaguement la silhouette aux clartés de l'aube naissante. Il me semblait avoir à mes trousses toute cette bande de voleurs! Quand je rejoi-

gnis enfin, pantelante, affolée, celui que j'envisageais comme notre sauveur, la réaction fut trop forte et je m'évanouis en criant : « Vite, vite ! des voleurs au numéro 34. »

Lorsque je repris connaissance, j'étais chez moi, entourée de toute la maisonnée en émoi. Les voleurs avaient réussi à s'échapper avant l'arrivée du policeman; sans doute, le bruit de ma chute les avait avertis. A ce moment même, ma sœur avait entendu un coup de sifflet, puis une course effrénée à travers le jardin. Ils avaient eu soin de retirer leur échelle et de la jeter dans un enclos voisin pour dépister les recherches; de plus, des serrures, habilement brouillées, retardèrent encore les poursuites. Mais, dans leur précipitation, ils avaient laissé la plupart des paquets préparés, et, somme toute, le vol se réduisait à peu de chose, quoiqu'ils eussent trouvé moyen d'ouvrir jusqu'à un coffre à argenterie, fermé par une serrure de sûreté que je croyais inattaquable. En effet, ils ne l'avaient pas forcée, mais ils avaient brûlé le bois tout autour avec un instrument chauffé à blanc au gaz de la cuisine. Je m'étonnai :

« Mais tout cela demande du temps, je ne comprends pas que Bijou n'ait pas aboyé et que Joe ne se soit pas réveillé. »

Ma sœur se détourna sans répondre, et Mme Wilson, ayant vainement essayé de prendre un air indifférent, se cacha la tête dans son tablier et se mit à sangloter tout haut.

Qu'est-ce que cela signifie, m'écriai-je, que me cachez-vous ? Envoyez-moi Joe, il me dira la vérité. »

Le policeman s'avança alors pour m'apprendre que Joe avait disparu ; sa chambre était au pillage, un de ses souliers gisait au beau milieu du jardin, près de cuillers aban-

données dans une fuite pressée; l'absence de tous ses autres vêtements prouvait surabondamment sa culpabilité. Lorsqu'on le croyait endormi, il s'était rhabillé pour ouvrir à ses amis les voleurs, auxquels il avait donné jusqu'à ses draps et ses couvertures pour emporter leurs rapines.

Je l'interrompis :

« C'est impossible, Joe n'est ni un voleur ni un traître. Je suis sûre qu'il va revenir. Il est peut-être à la poursuite des voleurs, et c'est en courant après eux qu'il aura laissé tomber son soulier.

— Non, madame, me répondit le gardien de la sécurité publique, ma crédulité lui arrachant un sourire de dédain. Y a pas d'erreur, s'il avait voulu arrêter les voleurs, il n'avait qu'à appeler au secours. Croyez-vous pas que ces bonshommes-là ont attendu de l'avoir mis de l'aut' côté du mur, pour qu'il puisse courir après eux, avant de retirer leur échelle? ces p'tits gas, voyez-vous, c'est roublard comme dix. Ils avaient combiné leur coup longtemps à l'avance. Si vous voulez me donner son nom et me dire tout ce que vous savez sur son compte, on va lancer la police après lui, et quand on aura mis la main dessus, on aura vite fait de dénicher les autres. C't astuce d'emmener le chien pour qu'on ne le fourre pas à ses trousses !... »

Quelle étrange journée d'interrogatoires et de dépositions devant le représentant de la justice. Je continuais à être convaincue que Joe ne tarderait pas à reparaître et qu'il se disculperait aisément. Mme Wilson, dont la foi en son ami Joe ne fut pas un instant ébranlée, me suggéra l'hypothèse suivante : Joe était si fier d'avoir la garde de l'argenterie d'usage journalier qu'il avait pu, s'exagérant sa responsabilité, s'enfuir, la tête perdue, auprès de son

père et de son bien-aimé Dick qui, dans son idée, étaient seuls capables de le tirer d'embarras. Somme toute, cette explication me parut plausible et je me décidai à télégraphier au père de Joe, sans rien dire qui pût alarmer ces braves gens. La réponse me parvint le soir même :

« Joe n'est pas ici. S'il vient ce soir, nous vous préviendrons. J'espère qu'il n'a rien fait de mal. »

Notre hypothèse tombait d'elle-même, car l'enfant avait de l'argent, et, par chemin de fer, il lui fallait à peine deux heures pour être chez ses parents.

Nous passâmes la nuit suivante debout ou sommeillant sur des fauteuils et des canapés. Chacun était trop énervé pour pouvoir se coucher; ma sœur, les enfants, les domestiques, tremblaient de peur d'une nouvelle attaque, un policeman se tenait à la cuisine, un gardien était posté au fond du jardin. Naturellement personne ne parut, — et pas plus Joe que les voleurs.

La police était sur pied; des agents étaient venus m'interroger, on avait fait des rapports, et, le soir même, la liste des objets volés et un signalement minutieux de Joe étaient affichés partout. On offrait quatre cents francs de récompense à celui qui ramènerait « J. Cayle ». Cela me faisait mal de penser qu'on traitait mon pauvre petit Joe comme le dernier des malfaiteurs, et que son nom était dans tous les journaux, accompagné des épithètes les plus malsonnantes.

Qu'allaient dire les vieux parents, et Dick, dont les bons conseils et la sévère éducation avaient fait de son frère *ce que je savais qu'il était*, quoique les apparences fussent contre lui.

Le lendemain, je voulus moi-même visiter la chambre

de l'enfant, pour voir si, après que tout le monde avait échoué, je n'y retrouverais pas quelque indice. Mme Wilson avait tout remis en ordre; le petit lit était prêt, le feu préparé. Je n'y découvris rien d'anormal, mais combien caractéristiques en étaient les moindres détails! Une des premières choses que j'y aperçus fut un petit porte-bouquet en porcelaine de Saxe que mes nièces avaient cassé en jouant avec Bijou et que ma sœur et moi avions vainement tâché de raccommoder, car il était littéralement en miettes. Nous y avions bientôt renoncé, et je le croyais jeté depuis longtemps, mais, sur un plateau, à côté d'un petit pot de gomme et d'un pinceau, le vase auquel je tenais tant était presque entièrement reconstitué, sauf deux ou trois derniers morceaux qui restaient à recoller. Un beau jour, Joe l'aurait remis en place tout terminé, et il aurait attendu que je l'eusse découvert pour murmurer, rouge de plaisir de mes éloges et de mes remerciements :

« J'savais-t'y pas que vous étiez fâchée qu'y soit cassé! »

Cher petit Joe, que de temps et de patience il avait fallu pour arriver à ce résultat! J'en eus les larmes aux yeux.

Ma photographie était là, à la place d'honneur, une vieille photographie déchirée que Joe avait recollée et encadrée précieusement.

Sur la cheminée, trois ou quatre images conservées « pour Dick » et des galets polis et brillants avec des veines bleues et rouges, que Joe croyait, de bonne foi, être *de l'agrate* (des agates) et qu'il avait promis à Mme Wilson de faire monter en broche et en boucles d'oreilles. Ces galets provenaient de cette mémorable excursion « à la mer » dont l'enfant gardait le souvenir comme d'un heureux rêve.

C'était là la chambre de l'affilié d'une bande de voleurs? Non, personne ne me ferait changer d'avis sur mon petit Joe, dût-il ne jamais se retrouver et le mystère qui l'entourait n'être jamais éclairci. Combien, dans des circonstances semblables, et avec tant d'apparences contre eux, pourraient affirmer que leurs amis leur sont restés fidèles?

Vers la fin de la journée, un timide coup de sonnette fit dire à ma sœur :

« C'est peut-être Joe. »

Après un long chuchotement, la femme de chambre m'informa que Dick, le frère de Joe, demandait à me parler.

« Faites entrer! » m'écriai-je.

Je m'attendais à voir paraître un grand gars aux larges épaules, aux traits accentués, l'idéal de Joe, celui qui représentait pour lui tout ce qu'il y avait de noble, de beau et de bon sur la terre. Le vrai Dick était un pâle jeune homme, maigre et embarrassé, qui, la tête baissée, tournait son chapeau entre ses doigts.

J'allai à sa rencontre :

« M'apportez-vous des nouvelles de mon pauvre petit Joe? Est-il chez vous? Nous sommes ses amis, de vrais amis, tirez-moi d'inquiétude... parlez vite. »

Il leva sur moi de grands yeux bleus pleins de franchise et de bonté, tellement semblables à ceux de Joe que l'on s'étonnait de leur voir des cils noirs au lieu de la frange dorée qui ombrageait ceux de son frère.

« Dieu vous bénisse, madame, pour ces paroles! »

Et s'agenouillant devant moi, il me baisa la main.

Il se releva vivement et, se retenant au dossier d'un fauteuil, pour ne pas tomber.

« Pardon, excuse, madame, dit-il, mais nous avons vu ce qu'il y avait dans les journaux par rapport à not' Joe et je croyais que vous aussi, vous pensiez que Joe était venu vous dévaliser après toutes vos bontés pour lui. Et je vous le jure, madame, vrai comme je suis ici, je prendrais le vieux fusil à papa et je me ferais sauter la cervelle si je croyais Joe coupable. Maintenant que je vois que vous êtes pour nous, et que vous savez que Joe ne vous a rien fait de mal, eh bien, je me dis qu'y a encore de bonnes gens sur la terre, et qu'y a de la justice et de la miséricorde, et que tout n'est pas misère de misère et de malheur, comme j'étais arrivé à le croire quand tout ça a commencé.

— Asseyez-vous, Dick, lui dis-je, et voyons ensemble ce que nous pourrions faire. Vous qui connaissez si bien Joe, vous trouverez peut-être le mot de l'énigme. »

Quand j'eus fini de lui raconter en détail toute cette terrible nuit qui semblait si lointaine quoiqu'il n'y eût guère plus de trente-six heures que ces événements se fussent passés, Dick resta silencieux, puis tristement :

« J'y comprends rien, dit-il. Je suis si étourdi que j'y vois plus clair. Faut que je retrouve Joe, et je le retrouverai. S'il est vivant, il vous dira ce qu'il en est. Je ne crois pas qu'il ait fait du mal, mais peu ou beaucoup, il vous le dira, j'en mettrais ma main au feu. Pourquoi qu'il ne revient pas par exemple, je ne peux pas le comprendre! J'ai un ami, qu'a un cousin qu'est *policeman*. Je vais en causer avec lui, et demain matin je reviendrai voir s'y a du nouveau et vous dire ce que j'aurai appris. »

Je m'enquis des vieux parents :

« Père est à moitié fou de chagrin, répondit Dick. Il

serait venu avec moi si ç'avait pas été à cause de la mère qu'y faut pas qu'elle sache tout ça. Elle a les rhumatismes, que ça se porte au cœur, et que le docteur a dit qu'elle pourrait passer, si tant qu'elle aurait une émotion. Et elle l'aime tant, son petit Joe, ça la tuerait!... »

Il ne put continuer. J'appelai Mme Wilson, à qui je donnai la charge de faire prendre quelque chose au pauvre Dick, puis il partit, disant de nouveau qu'il reviendrait le lendemain.

Une heure après, un coup de sonnette énergique, qu'avait précédé l'arrêt d'une voiture à ma porte, m'annonça un nouveau visiteur. Il se faisait tard, et je ne fus pas peu surprise de voir entrer le docteur Loring, ce vieil ami de mon mari dont j'ai déjà parlé :

« Vous ne m'attendiez guère, ma chère petite, me dit-il de son ton paternel, j'arrive de voyage et je vous apporte un gros sac de pommes, — il y en a deux, un pour vous, un pour ma femme, — de magnifiques pommes de reinette. Ma foi, plutôt que de les trimballer chez moi pour les retransporter ici demain, j'ai préféré faire un petit crochet et vous les laisser en passant. Mettez-les à la cave; il n'y a rien de désagréable comme cette forte odeur de pommes dans les maisons, et je ne veux pas que vous me fassiez appeler demain pour guérir une migraine que je vous aurais donnée. »

Je recommandai à la femme de charge de ranger les pommes à la cave, et, tout en offrant une tasse de thé au bon vieux docteur, je le mis au courant de nos émotions. J'avais à peine commencé que des cris perçants se firent entendre. Ma sœur accourut, effarée, suivie des fillettes en robe de nuit, et, par une autre porte, Jenny, la femme de chambre, apparut, toujours criant :

« Oh! madame, madame, il est retrouvé, on l'a tué! Je l'ai vu. Il est là, égorgé comme un agneau. »

Le docteur voulut me retenir, mais je lui échappai et j'arrivai en même temps que lui à l'entrée de la cave, où étaient Mme Wilson et le cocher, avec son sac de pommes. La femme de charge leva les bras au ciel et cria :

« Madame, madame, n'entrez pas, ce n'est pas votre place. »

Je lui arrachai sa lampe des mains et, toujours suivie du docteur, qui s'était lui-même précautionné d'une lumière, je me précipitai. Tout au fond d'une des caves, dont la porte était ouverte, j'aperçus un rouleau de couvertures d'où sortait une tête, le cou entouré d'un flot sanglant. J'approchai encore, et je reconnus mon pauvre petit Joe, les bras et les jambes ligotés, la bouche bâillonnée par un de ces longs bas rouges qu'il affectionnait. Ce n'était pas son sang qui avait fait en coulant cette affreuse traînée rouge; on avait dû l'étrangler pour qu'il ne donnât pas l'alarme.

Tandis que le docteur enlevait son bâillon, le cocher aidait à couper les cordes et à transporter ce petit corps raide et glacé.

Le cadavre de Bijou, criblé de coups de couteau, s'échappa des couvertures quand on souleva le paquet. Ainsi, tout se trouvait expliqué. Les voleurs avaient tué Bijou et mis mon fidèle Joe hors d'état de les trahir avant de commencer à dévaliser la maison. Le policeman eût dû fouiller tous les coins de la cave, mais dans sa conviction que Joe était de connivence avec les voleurs, il n'avait fait qu'une inspection très sommaire. Malheureusement, ce cellier ne servait pas, et nul n'avait eu l'occasion d'y

aller. Il avait fallu la recommandation du docteur Loring pour que Mme Wilson eût l'idée d'y ranger les pommes.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le docteur avait déposé Joe devant un grand feu et tentait doucement de redresser les pauvres membres cruellement tordus. Oh! l'effrayante agonie de cet enfant jusqu'au moment où il avait perdu connaissance! Et nous étions si près de lui, nous qui l'aimions, comment n'avions-nous pas eu l'idée d'inspecter la cave!... Maintenant il était là, celui qu'on avait osé accuser : sa mort prouvait son innocence.

Mes yeux, aveuglés de larmes, distinguaient à peine sa figure affreusement amaigrie.

« Un bain chaud, vite! » ordonna le docteur.

Oh, Dieu! était-ce possible! Il y aurait un rayon d'espoir!

Quelques gouttes d'eau-de-vie entre les dents serrées, des frictions énergiques, incessantes, sur tout le corps. Jusqu'au matin nous combattîmes, sans nous lasser, pour réveiller l'étincelle de vie qui pouvait rester dans ce pauvre petit corps martyrisé et que, sans s'en douter, les voleurs avaient préservée en l'enveloppant de toutes ces couvertures, dans le but probable d'empêcher quelque mouvement qui eût pu révéler sa présence.

Le jour était venu, nous luttions encore, sûrs cette fois du résultat. Enfin ses paupières battirent, ses yeux s'entr'ouvrirent, il me reconnut, penchée sur lui, et je devinai plutôt que je n'entendis ces mots :

« M'dame, c'est pas ma faute. Pardon. Dites un « Notre Père... »

J'obéis du mieux que je pus à travers mes larmes, pen-

dant que le docteur lui tâtait le pouls et que ma sœur lui faisait avaler quelques gouttes de champagne. Bientôt il retombait dans un demi-évanouissement.

« Pourvu que son frère arrive à temps! mumura le docteur.

— A temps, pourquoi? pour le voir mourir? Ah ! Dieu! vous ne le sauverez pas? Que pourrait-on faire?

— Rien de plus, hélas ! Mais la présence de son frère, pour qui il a une profonde affection, est la seule chose qui puisse le retenir. »

Heureusement, Dick arrivait à cette minute même, Dick tremblant, sanglotant, mais surmontant sa douleur pour ne plus penser qu'à Joe; Dick prit son frère dans ses bras et l'appela des noms les plus doux :

« Joe, petit Joe, mon p'tiot, c'est moi, c'est Dick. Regarde ton vieux Dick. Tu ne le reconnais pas? Ne t'en va pas sans dire adieu à ton Dick »

Lentement une ombre de sourire flotta sur les lèvres pâles, et les yeux bleus s'entr'ouvrirent de nouveau :

« Dick, je... veux bien... j' peux pas!... J'ai fait... tout ce que... tu m'as dit... Embrasse-moi... Dick... Emporte-moi... chez nous... près de maman... »

Et il s'endormit dans les bras du frère tant aimé, il s'endormit d'un sommeil dont nous croyions tous qu'il ne se réveillerait jamais.

Mais quelques heures après, le pouls battait faiblement, et le bon docteur déclara qu'il y avait de l'espoir. Un peu plus tard, Joe, tout étonné de se réveiller dans les bras fraternels, disait d'une voix moins faible :

« Tiens, c'est mon Dick... Pourquoi que tu pleures, Dick?... Je suis pas malade... mais j' suis si fatigué... »

. . . .

Nous n'apprîmes jamais exactement ce qui s'était passé pendant cette affreuse nuit du vol et les heures encore plus épouvantables qui suivirent. Le docteur Loring avait bien recommandé de ne pas interroger Joe à ce sujet : « Renvoyez-le chez sa mère pour quelque temps, avait-il dit, et ne le faites jamais rentrer dans cette maison de Londres où il a tant souffert. Sa raison pourrait y sombrer.

— Mais à la campagne?

— Oh! à la campagne, tant que vous voudrez. »

Au bout de quelque temps, mon brave petit Joe nous revint en bonne santé; nous le gardâmes longtemps à la campagne comme aide-jardinier, occupé à soigner les plantes et les animaux qu'il aimait, jusqu'au jour où il s'établit jardinier avec son cher Dick. Ce jour-là seulement il nous quitta, mais non pour être oublié ni nous oublier. A chaque anniversaire de naissance, je reçois un merveilleux bouquet de roses « avec les respectueux compliments de J. et R. Cayle ». Et je sais que les deux jeunes gens qui me l'envoient sont Joseph et le grand Richard (non plus Dick et Joe, maintenant que ce sont des hommes). Mais quand je songe aux années passées, au lieu de ces belles roses et de ce robuste garçon, il me semble voir devant moi un bouquet de fleurs des champs tout fané que me tend la petite main brûlante d'un pâle enfant aux grands yeux bleus, et j'entends une voix timide murmurer :

« Si vous plaît, m'dame, c'est J. Cayle qui vient chez vous. »

UN GENTILHOMME DES RUES

UN GENTILHOMME DES RUES

Qui eût jamais songé à donner le titre de *gentilhomme* à un enfant d'une douzaine d'années, du matin au soir dans les rues de New-York, occupé soit à servir de commissionnaire à ceux qui voulaient bien l'employer, soit à ramasser des morceaux de charbon et des chiffons de toute sorte? Cependant le Dr Wilkinson, le célèbre oculiste, ne l'appelait pas autrement : « son petit gentleman », et, quand vous connaîtrez Jack, vous trouverez sans doute que le docteur avait raison.

Jack n'était rien moins que beau avec ses cheveux d'un blond fade et sa figure couverte de taches de rousseur, mais toute sa personne respirait l'honnêteté, et ses yeux pleins d'intelligence, son menton ferme et son nez décidé n'étaient pas du tout désagréables à regarder, loin de là. N'allez pas croire, d'ailleurs, malgré ses habits déchirés et son humble métier, que Jack eût quoi que ce fût d'un mendiant. Il avait trop de fierté pour tendre la main, et il se coucha maintes fois sans souper plutôt que d'accepter une aumône, encore bien moins d'en demander une.

Si jeune qu'il fût, Jack savait déjà gagner sa vie. Il ne

devait rien à personne, il accomplissait chaque jour sans murmures un travail souvent pénible, et, au besoin, il obligeait des voisins plus pauvres ou plus malheureux. N'est-ce pas là ce qui s'appelle être un *gentleman*, dans la meilleure acception de ce bon vieux mot?

Jack tout enfant s'était trouvé orphelin. Pendant plusieurs années, il eut pour logis et pour lit une botte de paille dans le grenier d'une certaine dame Quinn fort misérable elle même. Le pauvre petit vivait au jour le jour, amassant à grand'peine les quelques sous qui payaient son loyer, et se passant de déjeuner et même parfois aussi de dîner pour ne pas s'endetter. Ce n'était pas là un sort bien agreable ni bien enviable, mais Jack ne se plaignait point, il trouvait le moyen de sourire comme s'il eût été le petit garçon le mieux partagé de tout l'univers.

Dans la même maison que Jack habitait une orpheline nommée Nanny, que la vieille Mme Quinn avait recueillie à la mort de ses parents, en attendant qu'elle pût se suffire à elle-même. Nanny constituait toute la famille d'adoption de Jack et son seul bonheur. Le petit garçon se rappelait qu'autrefois la mère de Nanny avait eu quelques bontés pour lui, et il payait à Nanny sa dette de reconnaissance. Il se considérait comme son grand frère, — un grand frère exceptionnellement dévoué; — il l'aimait de tout son cœur, et il s'ingéniait à lui rapporter de chacune de ses courses un nouveau trésor, une fleur jetée par un passant, un bout de ruban perdu par une petite fille peu soigneuse, ou une image dont un enfant gâté ne s'était plus soucié. Aussi comme Nanny aimait son ami Jack!

Malheureusement, à la suite d'une grave maladie, Nanny devint si pâle et si maigre qu'elle semblait l'ombre d'elle-même; longtemps elle resta languissante et sans forces, puis une taie blanche s'étendit peu à peu sur ses beaux yeux bleus, si bien qu'un jour, Jack lui ayant apporté un bouquet de violettes que lui avait donné une marchande de fleurs en échange d'un léger service, Nanny répondit tristement :

« Merci, Jack. Je ne vois pas tes fleurs, mais elles sentent si bon qu'elles doivent être bien jolies. »

La pauvre petite était devenue complètement aveugle.

Jack se sentit la gorge serrée comme dans un étau.

« Il y a des médecins qui guérissent ces choses-là, » dit Mme Quinn.

Jack déclara d'un ton décidé :

« Il faut y conduire Nanny demain.

— Vous en parlez à vot' aise, mon garçon, reprit la bonne femme, je n'ai pas d'argent pour payer ces grands personnages.

— Cela coûterait donc bien cher?

— Oh! oui.... La cuisinière du Dr Wilkinson me racontait, l'autre jour, que son maître avait pris cinq mille francs à une dame pour lui faire une petite opération de rien du tout. Cette dame était très riche, et il se contente sans doute quelquefois de moins. Peut-être, à nous, demanderait-il seulement cinq cents francs; mais nous n'avons pas plus cinq cents francs que cinq mille. Où les trouverions-nous, grand Dieu! »

Jack poussa un gros soupir et sortit précipitamment. Lorsqu'il se sentait plus las que de coutume; lorsque les fardeaux qu'il portait étaient trop lourds pour ses bras

de douze ans; que des tourbillons de neige l'aveuglaient ou qu'il gelait à pierre fendre; ou, enfin, lorsque son estomac réclamait impérieusement une nourriture qu'il ne pouvait pas lui donner, la suprême ressource de Jack était de siffler comme un merle. Ce remède d'une nature particulière réussissait toujours; ce jour-là il échoua, et, malgré son courage, Jack se mit à pleurer.

Pauvre Nanny, si douce et si patiente dans son affliction! Elle serait donc aveugle jusqu'à la fin de ses jours, son ami se fût volontiers fait couper un bras ou une jambe pour se procurer l'argent nécessaire à sa guérison, mais que pouvait-il faire, hélas!... Jack n'était pas homme à se désoler longtemps comme un bébé. Il renfonça ses larmes d'un geste viril et, résolu à travailler avec plus d'ardeur que jamais et à mettre de côté pour Nanny tout ce qu'il gagnerait, il s'écria : « Nanny ne sera pas aveugle, non, Nanny ne sera pas aveugle, je ne sais pas ce que je ferai, mais j'arriverai à la guérir, il le faut, je le veux. »

Cependant, les jours se passant sans apporter aucune amélioration dans l'état de Nanny, Mme Quinn, trop pauvre pour conserver une enfant incapable de lui rendre aucun service, parla de la mettre à l'hospice.

Cette perspective brisa le cœur de Jack. Quoiqu'il eût supporté personnellement de grandes peines, les malheurs de sa petite amie l'affligeaient plus que les siens. Il ne souriait plus, et, malgré lui, des pensées de révolte commencèrent à germer dans son cœur. Comment ne pas ressentir amèrement la différence de positions, quand il portait des paniers de fruits ou de gibier dans de belles maisons où régnaient le luxe et l'abondance? Lorsqu'il regardait de jolies petites demoiselles richement habil-

lées, jouant dans les squares ou se promenant en voiture avec leur mère, qu'il les voyait si gaies, si heureuses, si bien soignées et si tendrement aimées, il songeait à la pauvre Nanny, toute seule dans une misérable chambre; et lui, qui n'avait jamais envié la moindre chose pour lui-même, devenait envieux et mécontent pour le compte d'autrui.

Et dire qu'un peu de cet argent prodigué autour de lui eût rendu la vue à Nanny!... Un jour, poussé à bout, désespéré, Jack eut la pensée de *voler* cet argent qui lui faisait si grand besoin. Cette pensée ne fit que traverser son esprit, heureusement! Il en eut horreur aussitôt, et, se souvenant des leçons de sa mère, il frissonna en songeant qu'il avait pu un moment les oublier. Alors, prenant son courage à deux mains, il alla sonner chez le Dr Wilkinson, dont il avait retenu l'adresse.

« Oh! se disait-il, quand il verra mon chagrin, le docteur se laissera toucher! »

Un domestique galonné vint ouvrir, et au lieu d'écouter sa timide requête : « Pourrais-je voir le Dr Wilkinson cinq minutes? rien que cinq minutes? » il lui ferma brutalement la porte au nez en grommelant :

« Allez-vous-en, petit vaurien, et que je ne vous y reprenne plus à venir sonner ici. Est-ce que vous croyez que mon maître a le temps de recevoir tous les vagabonds du quartier. »

Jack obéit sans oser répliquer, mais quelle tempête dans son pauvre cœur ulcéré!

Il marcha longtemps droit devant lui, sans but, le front plissé et les lèvres serrées, répétant machinalement à demi-voix comme autrefois :

« Je ne veux pas que Nanny soit aveugle. Il me faut de l'argent, il m'en faut! »

La nuit était venue et il marchait toujours. Il n'avait rien mangé depuis le grand matin, il ne sentait pas la faim, absorbé par ses pensées, il n'était conscient de rien que du malheur de sa petite sœur d'adoption.

Tout à coup, il trébucha et tomba tout de son long. Il ne se fit aucun mal, et aussitôt relevé se demanda comment il avait fait pour tomber ainsi quand il n'y avait pas de pierre devant lui dans la rue sombre.

Cherchant à tâtons autour de lui, il découvrit un portefeuille en cuir. Un portefeuille!... s'il y avait de l'argent dedans, oh! alors ce serait la Providence même qui l'aurait envoyé à Jack!...

L'enfant se releva d'un bond, et courut au prochain réverbère. Là, d'une main fiévreuse, il examina sa trouvaille. Quelques papiers, des lettres sans doute, mais point d'argent, hélas! ah! si!.., un dollar tout au fond; un dollar ne sauverait point Nanny! Ce n'était pas à dédaigner cependant pour quelqu'un qui n'avait pas un rouge liard en poche.

Jack, assez désappointé, remettait en place ces papiers, lorsque, ô bonheur! il aperçut des chiffres. Il y avait là trois billets de vingt dollars chacun. Trois cents francs, quelle fortune!

Prenant d'une main le portefeuille, de l'autre les billets qu'il tenait serrés comme s'il eût craint de les voir s'envoler, Jack courut à perdre haleine jusque chez Mme Quinn; il entra dans la chambre comme un ouragan, se livra aux cabrioles les plus extravagantes, et finit par jeter billets et portefeuille sur les genoux de Nanny en criant :

« Oh! Nanny, chère Nanny, tu guériras maintenant! »

Puis, épuisé par tant d'émotions successives, il se laissa tomber sur une chaise devant la table, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots.

Mme Quinn et Nanny crurent leur ami atteint de folie subite. Au bout de quelques instants, cependant, Jack se calma et put raconter ce qui était arrivé. Nanny joignit les mains sans parler; elle n'osait en croire ses oreilles. Quel conte de fée! Quant à Mme Quinn, ce fut une autre affaire; elle hocha la tête et dit de sa voix chevrotante :

« Jack, cet argent n'est pas à vous, il faut le rendre à celui à qui il appartient. »

Ce fut comme si on lui jetait un seau d'eau froide à la figure. Dans sa joie, cette réflexion ne lui était pas même venue que cet argent avait un propriétaire.

« Il me le faut pour Nanny, s'écria-t-il d'un ton rogue.

— C'est votre devoir de faire votre possible pour retrouver les gens à qui cela appartient, reprit la bonne vieille. On ne les retrouvera peut-être pas, et alors vous pourrez garder ce portefeuille sans remords; mais, croyez-moi, portez-le tout de suite chez le commissaire de police. Qui sait si la personne qui l'a perdu n'en a pas autant besoin que vous! » ajouta Mme Quinn en tournant et retournant le vieux portefeuille pour bien s'assurer qu'il ne contenait aucune indication.

Ne découvrant rien qui pût la mettre sur la voie, elle le tendit à Jack.

« Faites comme vous l'entendrez, lui dit-elle. Je ne vois ni nom, ni adresse, ni aucun renseignement; personne ne vous a vu le ramasser, c'est certain, et vous le garderiez qu'on n'en saurait peut-être jamais rien, mais à votre

place, je n'hésiterais pas à être honnête, coûte que coûte. »

Le pauvre Jack était très perplexe. C'était cruel d'abandonner cette chance inespérée de guérir Nanny. D'un autre côté, il se disait :

« Si pourtant cet argent était à moi, que je serais malheureux si on ne me le rendait pas!... Tant de fois maman m'a répété : *Fais pour les autres ce que tu voudrais qu'on fît pour toi*... Mme Quinn a raison ! »

Jack prit brusquement le portefeuille, et, tout courant, de peur de changer d'avis en route, il alla droit chez le commissaire de police. Il jeta sur son bureau plutôt qu'il ne le lui donna ce portefeuille qui semblait lui brûler les doigts. On lui apprit alors, à sa grande surprise, que si, dans le délai de trois mois, personne ne réclamait sa trouvaille, ce serait lui, Jack, qui en serait légalement propriétaire.

Ces trois mois furent interminables. Jack n'en dormait plus. Nuit et jour, les billets de banque dansaient devant ses yeux. Les reverrait-il? Ne les reverrait-il pas? Nanny était à peine moins surexcitée. Enfin le dernier jour s'écoula comme les autres, et, le portefeuille n'ayant pas été réclamé, Jack le reçut des mains du commissaire de police. Cette fois, il pouvait le garder sans que sa conscience lui fît aucun reproche.

Nanny dormait quand il revint.

« Jack, lui dit Mme Quinn, avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire? Dépenser cette grosse somme en une seule fois pour Nanny, ce n'est guère raisonnable! Il est possible que ce ne soit pas suffisant pour guérir Nanny, sans compter que nous ne savons pas si l'opération réussira. Vous regretterez alors d'avoir tout dépensé



LE DOCTEUR L'ÉCOUTA AVEC BIENVEILLANCE (P. 64).

inutilement : voici l'hiver, et vous n'avez pas même de quoi vous couvrir. »

Jack étala ses billets sur la table et prit sa tête à deux mains pour mieux réfléchir. Avec ses trois cents francs il se trouvait immensément riche. Devant lui se dressaient par la pensée non seulement les vêtements chauds dont avait parlé Mme Quinn, mais encore du pain et de la viande pour assouvir son appétit d'enfant, qui ne l'était jamais complètement; et surtout des *livres*, de véritables monceaux de livres.

C'était là ce qu'il lui coûtait le plus d'abandonner. Il savait que, par l'instruction, le plus infime citoyen des États-Unis peut devenir un personnage influent et il avait le plus vif désir de s'instruire. Le moindre petit morceau de papier imprimé qui lui tombait sous la main était soigneusement mis de côté et lu et relu cent fois. Combien souvent lui arrivait-il, en faisant des commissions, de réciter tout haut, pour ne pas l'oublier, le peu qu'il avait appris à l'école du vivant de ses parents!

Des livres, une nourriture abondante, des habits d'hiver. il aurait tout cela, s'il voulait.... Oui, mais cela ne pesait guère dans la balance en comparaison des yeux de Nanny, et Jack était tellement habitué à s'imposer journellement de petits sacrifices, que celui-là, quoique bien grand, fut moins difficile à accomplir. Longtemps avant que Nanny fût réveillée, son parti était pris :

« Je gagnerai par mon travail tout ce dont j'ai besoin, dit-il à Mme Quinn, et, si je n'y arrive pas, eh bien, je m'en passerai ! »

La joie de Nanny le récompensa, et au delà, de cet acte d'abnégation.

Le lendemain, Jack conduisit sa petite amie chez le docteur Wilkinson. Il montra son portefeuille au vieux domestique et lui dit d'un air fier :

« Laissez-nous entrer. J'ai de l'argent pour payer le docteur, et il faut absolument que je le voie. »

Le domestique jeta un regard de pitié sur la petite aveugle.

« Le docteur va sortir, répondit-il, dépêchez-vous; » et il les conduisit auprès d'un grand monsieur aux cheveux blancs, qui avait déjà son chapeau sur la tête et qui mettait ses gants pour sortir.

Jack était timide; mais la crainte de voir Nanny manquer cette unique chance de salut lui fit oublier toute timidité; et il raconta ce que nous savons déjà, sans se préoccuper d'autre chose que de le dire en aussi peu de mots que possible, puisque le docteur était pressé.

Le docteur Wilkinson l'écouta avec bienveillance : il regardait alternativement la bonne figure franche de Jack et le pâle petit visage de Nanny, qui tournait ses yeux sans regard vers son ami, comme pour lui demander sa protection. Jack ayant fini, le docteur s'assit, prit la malade sur ses genoux, souleva avec précaution ses paupières à demi fermées, pour un examen consciencieux. Après quoi, il caressa les jolis cheveux bouclés de Nanny et la reposa par terre en lui disant, d'une voix si douce que l'enfant fut aussitôt rassurée :

« Je crois que je vous guérirai, ma mignonne. Dites-moi où vous demeurez, j'irai vous voir dès demain.

— Je vous payerai, monsieur le docteur, s'écria Jack en se redressant de toute sa hauteur. J'ai mes trois cents francs. Est-ce suffisant ?

— Certainement, » répondit le vieux monsieur.

Jack était si ému qu'il ne s'aperçut pas de son sourire.

« Si ce n'est pas assez, continua-t-il, dites-le-moi, monsieur, je gagnerai le reste. Oh! rendez la vue à Nanny, je vous en prie, et je travaillerai pour vous jusqu'à la fin de mes jours, s'il le faut! »

Avec un sentiment qui touchait au respect, le Dr Wilkinson lui tendit la main.

« J'ai confiance en vous, mon garçon, lui dit-il d'un air grave. Nous allons commencer par guérir Nanny; il sera temps ensuite de régler nos comptes. Soyez tranquille, elle ne restera pas aveugle. »

Le docteur tint parole. L'opération, faite le lendemain, réussit. Je ne saurais dire qui fut le plus heureux de Jack ou de Nanny. Je crois qu'ils l'étaient autant l'un que l'autre; le bon docteur, touché de leur tendresse mutuelle, devint leur meilleur ami à tous deux. Il ne voulait pas accepter les trois cents francs de Jack, mais Jack insista.

« C'était convenu, monsieur, dit-il. Laissez-moi payer mes dettes! D'ailleurs, je serais malheureux si Nanny n'avait pas mon argent *tout entier!* »

Si bien que le docteur finit par les prendre, les trois cents francs du petit pauvre déguenillé et affamé; ce qui n'empêcha pas Nanny d'avoir cet argent-là *tout entier* une seconde fois, sous forme de vin, de viande, d'habits et de toutes sortes d'autres choses envoyées par le docteur; sans compter ce qu'on n'achète pas avec de l'argent: de bons soins, des attentions en tout genre, et beaucoup d'affection.

Cependant Jack découvrit un beau jour que jamais le docteur ne faisait d'opérations à un prix aussi minime,

et il lui demanda les larmes aux yeux, de le prendre à son service pour lui permettre de compléter la somme due.

Il en résulta une chose tout à fait imprévue. Le docteur reconnut tant de qualités dans « son petit gentleman », ainsi qu'il l'appelait souvent; il vit qu'au grand cœur de Jack se joignaient tant d'intelligence et d'énergie, qu'il prit plaisir à l'instruire. Il en fit non pas son domestique, mais son élève, son ami, son aide, et bientôt même son fils adoptif.

Aujourd'hui le Dr Wilkinson vit encore, mais il est bien âgé. Il habite avec Jack, qui est devenu un médecin de talent et il n'est jamais plus heureux qu'en faisant sauter sur ses genoux les enfants de son fils d'adoption. Car Jack est marié, et sa femme, une belle personne aux cheveux bouclés et aux grands yeux bleus, fraîche comme une rose de mai, n'est autre, est-il besoin de le dire? que notre amie Nanny. Elle adore son mari, et dit à tout venant que c'est à lui autant qu'au Dr Wilkinson qu'elle doit sa guérison.

Et quant à notre petit Jack — pardon, le docteur Jack — bon et savant autant que modeste, il offre plus que jamais le type d'un parfait *gentleman.*

LA THÉIÈRE D'ARGENT



LA THÉIÈRE D'ARGENT

« *Mon Dieu! mon Dieu! Que je suis heureuse! Je suis trop heureuse, vraiment, infiniment trop heureuse!* » s'écriait un soir Mme Podgers, toute seule chez elle la veille de Noël. A en juger d'après les apparences, cette exclamation inusitée avait quelque excuse, tout respirait le bien-être autour de Mme Podgers : la pièce où elle se trouvait était gaie, chaude et jolie; les fauteuils semblaient étendre leurs bras d'un air hospitalier; le vieux canapé était si doux, qu'une fois assis on ne pouvait plus

se décider à se relever; les tableaux suspendus aux murs, quoique portraits de famille, ne dévisageaient pas ceux qui les regardaient; au contraire, ils promenaient leur regard autour d'eux d'un air de calme béatitude, et les fenêtres aux stores levés permettaient à la lampe d'envoyer un rayon de lumière à travers un rideau de chrysanthèmes et d'ellébores jusque dans la rue blanche de neige.

Le feu même était confortable : il n'était ni caché dans un poêle, ni emprisonné dans une grille, il flambait en pétillant dans la grande cheminée, et la lueur se promenait sur la table servie, comme pour interroger les mets savoureux cachés sous les cloches d'argent; elle animait les vieux portraits, couvrait les murs d'ombres grotesques, allait souhaiter la bienvenue à tous les passants, faisait étinceler la bouillotte et concentrait ses plus brillants reflets sur Mme Podgers elle-même.

Celle-ci s'harmonisait merveilleusement avec cette salle à manger; malgré ses quarante ans et son bonnet de veuve, elle était encore alerte et fraîche comme une jeune fille. Sur elle la sombre robe noire ne paraissait pas triste; sur sa tête, le traditionnel bonnet avait abandonné depuis longtemps tout désir d'être raide et laid. Des rubans cerise et une robe de soie claire n'auraient pas mieux fait ressortir les cheveux noirs et ondés de la veuve et son teint rosé; son tablier marquait une taille toujours fine. et la broche de jais qui attachait son col semblait fière d'occuper cette place d'honneur.

Tout respirait la béatitude la plus complète dans cette demeure. Aucun minet ne pouvait avoir l'air plus heureux que le gros chat qui ronronnait devant le feu; aucune fleur plus ravie de vivre que le réséda qui embaumait

la pièce; le tic-tac même de la vieille horloge résonnait plus gaîment que partout ailleurs, et s'il eût manqué quelque chose pour compléter le bonheur général, la personne qui entrait en ce moment, l'unique locataire de Mme Podgers, pouvait s'en charger.

Ce locataire est, disons-le tout de suite, notre héros, avant même la bonne Mme Podgers.

On s'attend toujours à rencontrer sur sa route des héros jeunes, beaux, fiers, mélancoliques, « intéressants » ; mais la vérité m'oblige à avouer que mon héros actuel n'était, au point de vue extérieur, rien de tout cela. En ce monde, la véritable beauté et la vertu se trouvent souvent cachées dans des âmes humbles et sous des dehors ordinaires. M. Jérusalem Turner en était un exemple frappant. Il avait cinquante ans, il était assez gros et un peu chauve, il ne parlait pas toujours suivant les règles de la grammaire, et n'était que l'ex-associé d'un riche marchand de nouveautés, le défunt mari de Mme Podgers; mais c'était un brave monsieur dont les yeux bruns respiraient la bonté.

Ce jour-là, avant d'entrer, M. Turner resta quelques minutes dans l'embrasure de la porte à regarder Mme Podgers, qui ne se doutait pas le moins du monde de sa présence, et à se frotter les mains en souriant de l'air de quelqu'un qui s'apprête à jouir du moment le meilleur de sa journée.

« Rien n'est plus vrai, ça ne peut pas durer, je suis beaucoup trop heureuse! » soupira de nouveau Mme Podgers en s'adressant à la théière.

M. Turner se récria vivement :

« Mais pas du tout, madame, pas du tout! qu'osez-vous dire là? Vous méritez tous les bonheurs. »

Le gros monsieur était entré et avait fermé la porte derrière lui, tandis que Mme Podgers se levait toute surprise.

Oh! monsieur Rusalem, vous m'avez fait peur! Je ne vous attendais plus. »

Chacun dans la ville appelait Jérusalem Turner : « monsieur Rusalem », et bien des personnes ignoraient qu'il possédât un autre nom.

Le bon vieux monsieur ne tenta point de s'excuser. Il dit doucement :

« Oui, madame, je suis très en retard; mais ce n'est vraiment pas de ma faute, car il y a beaucoup à faire au magasin, et les commis sont si contents de voir arriver Noël qu'ils ne savent plus ce qu'ils font.

— Asseyez-vous vite. Le thé doit être encore chaud et les *muffins* sont délicieux. »

Tout en parlant, Mme Podgers agissait avec une vivacité charmante, et, lorsque son compagnon fut servi, elle s'assit en face de lui, le sourire sur les lèvres et la main sur la théière, toute prête à lui verser une seconde tasse avant qu'il en eût seulement exprimé le désir.

« Vous serait-il arrivé quelque chose, madame? Vous paraissiez triste tout à l'heure. C'est bien étonnant, à une pareille époque de l'année, dit M. Rusalem en remuant son thé d'un air satisfait.

— C'est la théière. Je ne sais pas ce qu'elle a ce soir, mais, pendant que j'étais là à vous attendre, elle m'a fait penser à tant et tant de choses, qu'on eût dit qu'elle me parlait elle-même, et qu'elle me disait : « Vous êtes « beaucoup plus heureuse que vous ne le méritez et vous « devriez être infiniment reconnaissante de toutes vos joies ».



M. RUSALEM PARTIT D'UN ÉCLAT DE RIRE SI FRANC (P. 75).

Mme Podgers considérait les lettres gravées sur la petite théière d'argent, et pensivement lisait tout haut :

A notre bienfaiteur! Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Il n'y avait rien là dedans qui pût troubler M. Rusalem; cependant il se remuait sur sa chaise, laissait tomber sa cuiller et considérait la théière d'un œil singulier. C'était pourtant une jolie petite théière, solide et brillante, ornée d'un chérubin joufflu, qui trônait sur le couvercle sans paraître autrement souffrir de la chaleur de ce siège inusité.

Mme Podgers continua pensive sans quitter des yeux la théière :

« Vous savez combien j'y tiens, à cause de mon pauvre mari. J'y attache une sorte de superstition, et, quand il me vient des idées, en la regardant, j'ai confiance en elles. Ce ne peut être que de bonnes idées, des inspirations d'en haut, inspirées par lui. »

Ici, après avoir fait de vains efforts pour se retenir, M. Rusalem partit d'un éclat de rire si franc et sans doute si contagieux que Mme Podgers ne put s'empêcher de sourire tout en lui jetant un regard de reproche. Était-ce ainsi que ses confidences devaient être accueillies?

M. Turner se calma tout d'un coup.

« Je vous demande pardon, madame. C'est nerveux; cela ne m'arrivera plus, je vous assure, » dit M. Rusalem en finissant tranquillement sa tasse de thé.

C'était un fait singulier, toutes les fois qu'il entendait mentionner particulièrement la théière de Mme Podgers — et cela se produisait souvent, car si Mme Podgers était fière de quelqu'un et de quelque chose en ce monde,

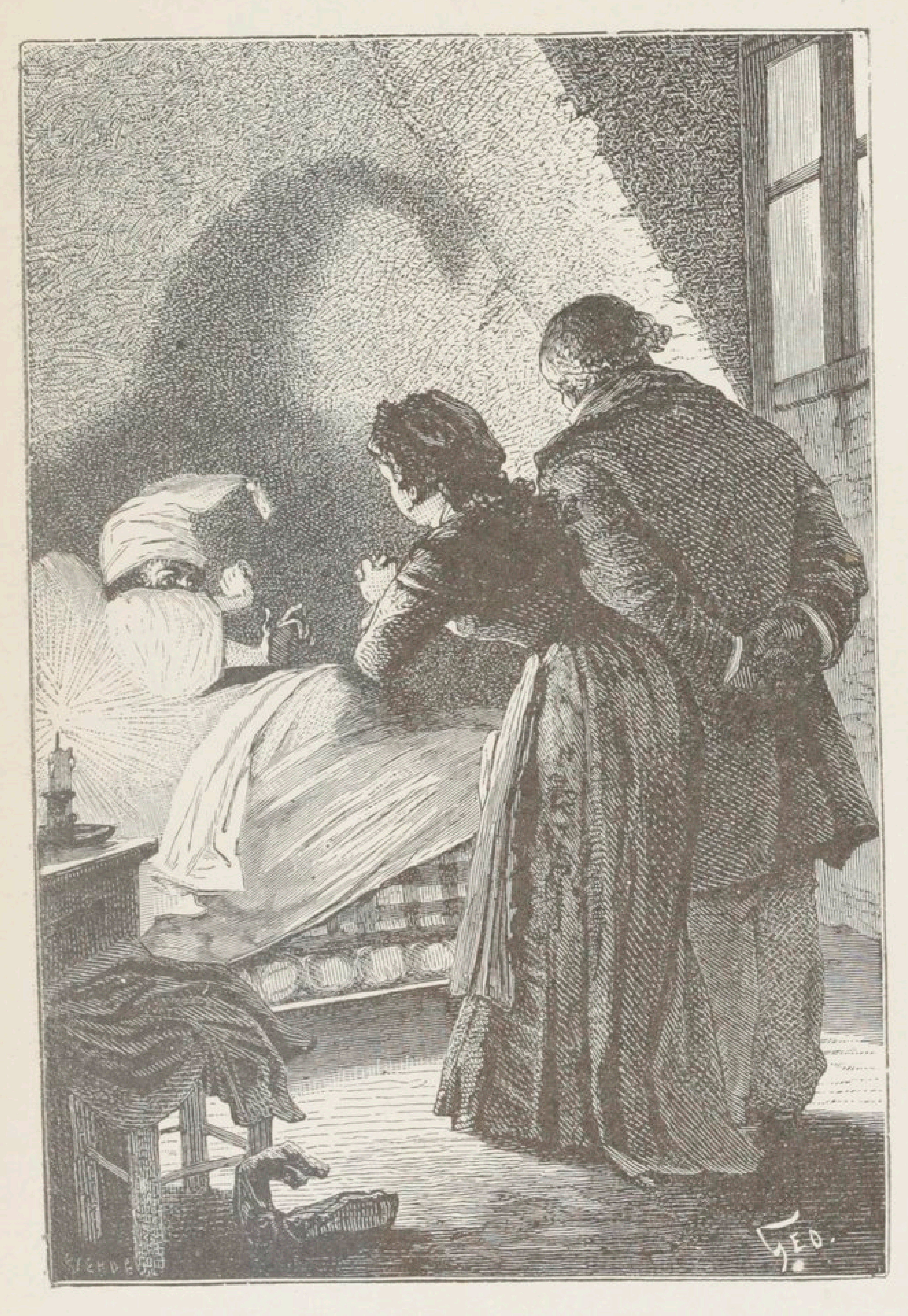
c'était de cette théière et de feu M. Podgers — chaque fois, dis-je, que M. Rusalem entendait Mme Podgers s'enorgueillir de sa théière ou s'humilier devant elle, le vieux monsieur se conduisait de cette manière extraordinaire. il riait, demandait pardon de son impolitesse, disait que c'était nerveux et promettait de ne plus recommencer, mais recommençait toujours.

Mme Podgers avait été très froissée dans le commencement de cette façon d'agir; mais elle avait eu tant et tant à pardonner à son défunt mari, qu'elle excusait facilement ce seul défaut de l'excellent M. Rusalem.

Il y eut un long silence pendant lequel la veuve caressa du doigt le petit chérubin d'argent en songeant au fils bien-aimé qu'elle avait perdu dix ans auparavant. Son vieil ami regardait fondre un morceau de sucre dans sa tasse; l'esprit visiblement occupé ailleurs, il en remit un second, puis un troisième, puis un quatrième. Avec le sucre, il semblait tourner et retourner quelque chose dans son esprit; il s'arrêta deux ou trois fois comme pour prêter l'oreille à quelque bruit qu'il avait cru entendre, jeta à la dérobée plusieurs coups d'œil à sa voisine et finit par dire d'une voix anxieuse :

« Vous disiez, quand je suis entré, que vous vous trouviez beaucoup trop heureuse, madame. Désirez-vous être un peu malheureuse, afin de mieux apprécier votre bonheur?

— Oui, car je deviens paresseuse et égoïste. Vous avez pris toute la besogne pour vous au magasin. Vous ne me laissez plus rien à faire, et vous me rendez la vie si facile que je redeviens jeune et étourdie comme autrefois. Ce n'est pas bien, cela, Rusalem.



« ME VOICI ! ME VOICI ! NE ME BATTEZ PAS » (P. 81).

— Je ne suis pas de votre avis, madame, Vous avez eu votre grosse part d'ennuis et de fatigues, et il n'est que juste que vous preniez maintenant un peu de repos.

— Alors, pourquoi ne faites-vous pas de même? Vous l'avez bien gagné depuis trente ans que vous travaillez sans relâche.

— Oh! moi, c'est bien différent, les affaires m'amusent, et j'y suis tellement habitué que je ne me reconnaîtrais pas si je n'en faisais plus.

— J'espère au moins que vous avez soin de mettre quelque chose de côté pour le temps où les affaires ne vous amuseront plus. Vous êtes si généreux que vous vous oubliez, j'en suis sûre. Pourtant, vous ne pouvez pas travailler toute votre vie pour les autres.

— Oh! ne vous inquiétez pas de moi, madame Podgers; j'ai placé mes petites économies dans un endroit sûr qui rapporte de gros intérêts, dont je jouirai quand je ne pourrai plus travailler. »

A en juger d'après la figure du vieux monsieur, il en jouissait déjà, car il souriait de l'air de quelqu'un qui a fait une affaire merveilleuse. Mais, voyant Mme Podgers fixer sur lui un regard de doute, comme s'il lui restait quelque incertitude sur la véracité de ses paroles, il se hâta de ramener la conversation à son point de départ.

« Si vous pensiez que la vue d'un peu de misère à soulager vous ferait du bien, je pourrais vous en montrer... là-haut.

— Grand Dieu! que voulez-vous dire? Qui est-ce qui est là haut? Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt?

— Je ne savais pas si cela vous conviendrait. J'ai agi

sans réfléchir, et après, j'ai eu peur que vous ne me trouviez par trop sans gêne. »

Mme Podgers l'écoutait à peine. Elle était déjà à la porte, sa lampe à la main, et serait partie si elle avait su de quel côté se diriger, — *là-haut* — étant une indication quelque peu vague.

« Allez, dit-elle. Je vous suis ».

M. Rusalem la conduisit vers la mansarde qu'il occupait depuis plus de trente ans et qu'il n'avait jamais voulu quitter, quoique Mme Podgers lui eût offert bien des fois une plus belle chambre; mais il y tenait, malgré sa petitesse et sa simplicité, car il y était venu du vivant de M. Podgers alors qu'il n'était qu'un tout petit employé; c'était là qu'il avait ressenti les joies et les peines de plus de la moitié de sa vie, et elle lui semblait brillamment illuminée par ses souvenirs.

Une fois entrée dans la mansarde Mme Podgers promena ses regards autour d'elle sans rien découvrir d'extraordinaire; selon toute apparence la chambre était comme toujours. Son conducteur alla se placer devant le lit et lui dit :

« Avant de vous *le* montrer, il faut que je vous raconte comment je *l'*ai découvert : En passant devant votre fenêtre je me suis permis de jeter les yeux chez vous. C'est une mauvaise habitude que j'ai lorsque votre lampe est allumée et que je vous vois au coin du feu. Je n'étais pas le seul à vous regarder : un petit gamin déguenillé s'aplatissait le nez contre la vitre et vous examinait aussi de tous ses yeux. Comme il ne faisait pas grand mal, je continuai tranquillement mon chemin; mais, en revenant, ce soir, j'aperçus son pauvre petit corps étendu tout de

son long sur la neige. Je lui parlai, il ne me répondit pas; je le touchai, il ne bougea pas; je l'emportai dans mes bras chez le pharmacien. Son évanouissement était dû à la misère. Il se mourait de faim et de froid. Le pauvre mioche me parut si fatigué, qu'ayant su que personne ne se souciait de lui, après l'avoir réchauffé et lui avoir donné à manger, je le fis monter dans ma chambre. Voilà l'histoire, madame. A présent je vais vous montrer le petit bonhomme. »

M. Rusalem se mit à fourrager sous les draps et les couvertures à la recherche de son protégé, mais il fut pris d'inquiétude en ne retrouvant d'abord aucune trace de l'enfant.

Tout à coup on entendit un cri perçant, les couvertures s'agitèrent violemment et un petit être bizarre apparut élevant l'un de ses bras devant sa figure comme pour éviter un coup, tandis qu'une petite voix encore endormie s'écriait suppliante :

« Me voici ! me voici ! Ne me battez pas.

— Bonté divine ! Qui pourrait jamais avoir la cruauté de te battre, mon pauvre petit? N'aie pas peur, nous ne voulons pas te faire de mal. »

Au son de cette voix bienveillante, le bras levé s'abaissa, et Mme Podgers vit un enfant de neuf ou dix ans, couvert d'un vêtement de flanelle qui appartenait évidemment à M. Rusalem, et qui, immensément large, lui tombait aux genoux, découvrant des jambes décharnées et des pieds ensanglantés tandis que les longues manches relevées par des épingles laissaient voir des bras amaigris, bleuis par le froid et marbrés de meurtrissures. Un long bonnet de coton surmonté d'une mèche rouge s'élevait sur sa tête

et semblait un grand éteignoir placé sur un diminutif de bougie. Sous ce couvre-chef on apercevait, dans un visage intéressant, deux yeux creux, d'un noir de jais, dont le regard profond et craintif rendait la figure de l'enfant plus pathétique encore que les marques de souffrance, d'abandon et de malheur, qui racontaient mieux que toute parole son triste passé.

La présence de M. Rusalem parut rassurer le petit homme; esquissant un sourire, il se disposa à remonter dans son nid tout en s'expliquant :

« J'ai eu bien peur, dit-il, j'ai cru que c'était la vieille qui m'avait rattrapé. »

Son protecteur le souleva comme une plume et le déposa au milieu du lit, puis il recula de quelques pas pour demander à Mme Podgers :

« Eh bien, comment trouvez-vous mon petit Will? » avec autant de fierté et de bonheur que si le petit Will en question eût été un trésor inappréciable.

La bonne dame ne savait plus si elle devait rire ou pleurer; elle se tira d'embarras en faisant à la fois l'un et l'autre, tout en s'asseyant à côté de l'enfant et lui prenant les deux mains :

« Will est le bienvenu! s'écria-t-elle. Et maintenant, mon pauvre petit, raconte-moi tout, n'aie pas peur.

— Oh! je n'ai plus peur, mais je n'ai rien à raconter, rien, si ce n'est que j'ai bien sommeil et que je m'appelle Will.

— Comment se nomme ta maman? Où habites-tu?

— Je n'ai pas de maman ; il n'y a pas de maman là où je suis. C'est la vieille qui prend soin de moi.

— Qui est-ce, la vieille?

— Je ne sais pas, c'est celle pour qui je travaille.

— Pauvre petit! Qu'est-ce que tu peux faire à ton âge?

— Oh! des tas d'ouvrages. Je ramasse des cendres, des bouts de cigares, des vieux chiffons; je fais des commissions, et quelquefois les grands me laissent vendre des journaux. C'est ça qui est amusant! Seulement on vous tape dessus un peu plus qu'il ne faudrait et ça ne fait pas de bien, je vous assure, de recevoir des torgnioles. »

Mme Podgers continuait, très excitée :

« Tu étais à ma porte pour demander des restes, n'est-ce pas, mon pauvre petit? et, au lieu de sonner, tu es resté dehors où tu es tombé de besoin, tandis que je me prélassais dans mon fauteuil comme une grande égoïste.

— J'oubliais que j'avais faim en regardant tout ce qu'il y avait sur la table, et je me disais que les autres, ils seraient joliment contents si c'était à moi, parce que je leur donnerais tout. En attendant ils auront mon arbre.

— Ton arbre!

— Oui, mon arbre de Noël. Regardez-le. Je l'ai trouvé, et tout ça aussi pour mettre dessus. »

Will tira de dessous l'oreiller et étala devant les yeux étonnés de Mme Podgers, une petite branche de pin toute flétrie et un vieux mouchoir contenant ses trésors : une pomme légèrement entamée, une demi-douzaine de noix, deux marrons, trois ou quatre bonbons couverts de poussière et un petit morceau de fromage qui lui semblait évidemment d'un très grand prix. Il expliqua :

« C'est pour la vieille, le fromage. Elle l'aime bien, et je l'ai gardé pour elle parce qu'elle ne me bat pas si fort quand je lui rapporte quelque chose de bon. Ça ne vous

fait rien que je ne l'aie pas mangé? demanda-t-il à M. Rusalem, qui se mouchait avec énergie et paraissait très ému.

— Qu'as-tu gardé pour, toi, mon chéri? » demanda Mme Podgers. Et une larme tomba sur les cadeaux de Will, à la pensée qu'*il n'y avait pas de mère* dans l'endroit où vivait l'enfant.

« Oh! moi, j'ai déjà eu mon cadeau, avec lui, dit Will en levant les yeux vers M. Rusalem, et il ajouta avec enthousiasme : C'était vraiment Noël d'être près d'un bon feu, de bien manger et de ne pas être battu! »

Mme Podgers ne put se contenir plus longtemps; elle serra l'enfant sur son cœur, le couvrit de baisers et sanglota aussi fort que si elle avait retrouvé en lui le petit Neddy, pleuré si longtemps. Will fut d'abord surpris de ces caresses inattendues, mais elles lui parurent bientôt aussi douces qu'extraordinaires, et, vaincu par la fatigue et le sommeil, il commença à s'endormir contre l'épaule de la bonne dame, tandis que celle-ci chantait à demi-voix une vieille ballade avec laquelle elle avait souvent bercé son fils.

Quand M. Rusalem sortit sur la pointe des pieds, après avoir subrepticement retiré quelque chose d'un des tiroirs de sa commode, l'enfant ouvrit les yeux et lui cria :

« Bonsoir! bonsoir, m'sieu! »

M. Rusalem se retourna d'un air ravi, serra la petite main qui lui était offerte, baisa la petite figure reconnaissante et partit. Il n'alla pas loin. Il resta longtemps assis sur la dernière marche de l'escalier à écouter la douce voix chantant, après de longues années de silence, la vieille mélodie qui, pour lui, était le plus harmonieux

de tous les morceaux de musique. La chanson de Mme Podgers semblait d'abord plutôt un sanglot qu'un chant; mais la voix de la chanteuse se raffermit peu à peu, et Will, pour la première fois, s'endormit dans les bras d'une mère.

En descendant, Mme Podgers trouva M. Rusalem très occupé à tâcher d'introduire dans un long bas gris, déjà plein à déborder, un gros paquet enveloppé de papier blanc.

« C'est pour le petit homme, madame, expliqua-t-il en regardant son ouvrage avec satisfaction. Il n'a jamais eu de cadeaux, ce pauvre chéri. Il n'a jamais, comme les autres enfants Américains, suspendu un bas au pied de son lit, la veille de Noël, pour que Santa Claus vienne le remplir de présents. Cette fois il en aura un, et un grand; puisqu'il n'a pas de bas à lui, j'ai jugé à propos de lui prêter un des miens. S'il est plus grand, tant mieux, Will aura plus de cadeaux. »

Mme Podgers ne répondit rien; son regard se promena du bon M. Rusalem au bas qu'il tenait, et mon impression particulière est que, si elle avait suivi son premier mouvement, oubliant les convenances, elle eût arrêté sur l'escalier son vieil ami pour l'embrasser sur les deux joues. Au lieu de cela, elle rentra précipitamment dans sa chambre et en ressortit bientôt, les yeux rouges, avec une pile de vêtements d'enfant.

M. Rusalem était retourné sans bruit dans sa mansarde. Il avait presque épuisé sa provision d'épingles pour attacher le fameux bas au pied du lit de Will, quand il vit Mme Podgers entrer ainsi chargée; il la regarda avec attendrissement disposer sur une chaise la petite chemise, le pantalon, la jaquette, les souliers encore en bon état

et les petits bas blancs qui avaient appartenu à Neddy et qu'elle gardait comme des reliques.

Lorsqu'elle eut fini, Mme Podgers s'assit auprès de l'enfant et le considéra d'un air mélancolique; cela émut tellement M. Rusalem qu'il s'efforça de retrouver son calme en se frottant les cheveux, de manière à les faire tenir presque droits. Ceci fait, et par un geste qui devait lui être habituel, il montra le poing à un portrait à l'huile représentant feu M. Podgers, qui ornait un des murs de sa chambre et avec lequel il ne paraissait pas avoir gardé des relations très amicales. Ce portrait lui avait été donné par Mme Podgers sans qu'il l'eût demandé ni probablement désiré, et il ne le supportait là que parce que Mme Podgers l'y avait elle-même placé peu après la mort de son mari.

Une heure après, M. Rusalem ayant enfin trouvé le temps de finir la tasse de thé qui l'avait attendu si longtemps, les deux amis occupaient chacun sa place accoutumée. Mme Podgers, dans son fauteuil au coin du feu, tenait son tricot à la main, tandis que M. Rusalem, à l'autre coin, avait son journal sur ses genoux.

Tous deux restaient silencieux, les yeux fixés pensivement sur le feu, qui leur donnait d'excellents conseils, selon son habitude lorsqu'il se trouve une certaine analogie entre lui et ceux qui le contemplent.

Le résultat de ces méditations fut que Mme Podgers s'écria tout à coup d'un air déterminé :

« Monsieur Rusalem, je garderai Will si c'est possible!

— Je suis bien sûr que vous le garderez, que ce soit possible ou non, répondit M. Turner d'un ton non moins convaincu.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt, continua Mme Podgers avec volubilité. Il y a tant d'enfants qui ont besoin de mère, et Dieu sait combien je regrette mon pauvre Neddy ! Je me demande si vous ne songiez pas à tout cela quand vous m'avez amené Will. Je vous reconnaîtrais bien là. »

M. Rusalem secoua négativement la tête; mais d'un air si contrit que Mme Podgers sut bien à quoi s'en tenir. Elle continua :

« Grâce à vous, à Will et à la théière, j'ai une autre idée que je vais vous confier parce que je sais que vous ne vous moquerez pas de moi. Vous avez entendu ce bon petit cœur nous conter qu'il s'efforce de faire un arbre de Noël pour ses camarades, dont personne ne s'inquiète, et il n'oublie pas même cette vieille logeuse qui doit être une exploiteuse d'enfants et une mauvaise créature, car elle le battait si fort qu'il est couvert de bleus? Eh bien, j'ai la plus grande envie de lui procurer un véritable arbre, un arbre de Noël, comme ceux que je préparais pour Neddy, de rassembler tous ses camarades, de les faire bien dîner et de leur offrir une vraie fête. Que dites-vous de mon projet, monsieur Rusalem?

— A la condition de désintéresser la vieille pour la journée que cela fera perdre aux pauvres petits qui mendient pour elle, il n'y a rien de plus facile à mettre à exécution, » répondit M. Rusalem.

Le brave homme avait demandé tant de conseils au feu que, l'émotion aidant, il était devenu cramoisi. Il sourit, secoua la tête et se frotta les mains comme s'il venait de recevoir une invitation extraordinaire tandis que Mme Podgers ajoutait avec une telle

animation que son honnête figure en devint réellement belle :

« Je crois que c'est l'effet de la veille de Noël, mais je voudrais pouvoir faire du bien au monde entier et rendre la journée de demain si gaie et si heureuse, que je ne puisse jamais l'oublier ».

Si elle avait pu savoir ce qui se passait à l'endroit du cœur sous le gilet de M. Rusalem assis en face d'elle, elle se serait bien gardée de parler, car plus elle devenait tendre et charitable, plus M. Rusalem trouvait de difficultés à retenir la *grave déclaration* qu'il avait constamment sur les lèvres depuis la mort de M. Podgers.

En voyant son idole si pleine de bonne volonté pour toute l'espèce humaine, il lui sembla qu'il y aurait peut-être un peu de bienveillance pour lui en l'âme de Mme Podgers et il ne put rester plus longtemps dans l'incertitude : il fit entendre un *hum!* énergique, et dit désespérément :

« Eh bien, madame, ai-je réussi?

— A quoi?

— A vous rendre malheureuse en vous faisant voir de près des misères comme je vous l'avais promis?

— Oh non! pas le moins du monde; au contraire, monsieur Rusalem, vous m'avez rendue plus heureuse encore. C'est tout à recommencer.

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire, madame. »

Tout en parlant, il rapprochait son fauteuil, se penchait vers son amie, et, avec un soudain courage qui l'étonna lui-même, plongeant son regard dans ses yeux, il lui dit, très calme en apparence, quoique sa voix tremblât légèrement :

« Madame Podgers, je vous aime de tout mon cœur; auriez-vous quelque objection à faire à notre mariage? »

Mme Podgers ne répondit pas, mais son tricot lui échappa des mains, et elle eut vraiment l'air le plus malheureuxqu'il lui fût possible d'avoir.

« J'en étais sûr! » murmura M. Rusalem.

Il n'en continua pas moins à parler, quoique, à chacune de ses paroles, sa figure, d'abord rubiconde, devînt de plus en plus pâle, son cœur de plus en plus gros et sa voix de moins en moins distincte :

« J'ai pris la liberté de vous aimer depuis le premier jour de votre arrivée dans la maison : il y a plus de quinze ans. Il y a bien longtemps que je voulais vous le dire, mais Podgers parla le premier, et après, à quoi bon? C'était dur pour moi de vous perdre; j'appris à m'y résigner, mais je ne pus apprendre à ne plus vous aimer. Cela, c'était impossible. Après la mort de Podgers, j'ai tourné et retourné cette pensée dans mon esprit, mais je me trouvais trop vieux, trop bête et trop indigne de vous sous tous les rapports pour oser vous faire ma demande. Ces derniers temps, mon désir est devenu plus fort que moi, et, ce soir, il ne veut pas me permettre de le repousser. Si vous avez envie d'être un peu malheureuse, madame, vous n'avez qu'à m'accepter, je ferai votre affaire, j'en réponds; car j'aurai beau faire tous mes efforts, je ne serai jamais tout ce que je voudrais être pour l'amour de vous. Maintenant, voulez-vous me donner une réponse définitive, et si elle n'est pas bonne, eh bien, nous n'en reparlerons pas, madame, nous n'en reparlerons pas. »

Sans la théière, Mme Podgers aurait immédiatement répondu *oui*. Le mot était sur ses lèvres. Malheureuse-

ment, elle aperçut la théière qui occupait la place d'honneur sur le buffet, et, au lieu de répondre, elle se prit à songer, car cela lui rappelait bien des choses. Pour les expliquer au lecteur, il faut que nous laissions attendre un moment M. Rusalem et que nous retournions en arrière.

Quinze années auparavant, le vieux M. Podgers, ayant besoin d'une personne de confiance pour gouverner son ménage, avait prié une parente pauvre de venir occuper ce poste. Il n'eût jamais pensé à l'épouser, quoiqu'elle fût aussi bonne que belle, s'il n'avait découvert que son associé, M. Rusalem Turner, lui portait une affection profonde. Là-dessus, de peur de perdre sa ménagère, il se hâta de lui offrir son nom. Son offre avait été acceptée par pure reconnaissance.

Mme Podgers fut une épouse dévouée, mais non heureuse; tout le monde trouvait son mari dur et avare, et elle avait eu, hélas! de bonnes raisons pour être du même avis que tout le monde. L'arrivée de la théière dans la maison, tout de suite après la mort de son mari, l'avait fait changer d'avis.

Un hiver, par suite de plusieurs incendies, il y avait eu une grande misère parmi les ouvriers du pays, et l'on avait organisé partout des souscriptions pour leur venir en aide. Le vieux Podgers, quoique très riche, avait cyniquement refusé de donner un centime; mais on découvrit un jour que les aumônes qu'il avait faites en secret dépassaient de beaucoup les sommes souscrites avec ostentation par les autres, et l'épithète d'*avare* qu'on lui appliquait fut remplacée par celle d'*original*.

Lorsque les temps devinrent meilleurs, les ouvriers

qui avaient été si généreusement secourus se cotisèrent pour acheter une théière en argent ciselé qu'ils déposèrent un soir de Noël à la porte de M. Podgers; mais le vieux monsieur ne devait pas la voir : il était mort, le matin même, d'une attaque d'apoplexie, occasionnée par un dîner trop copieux.

Sa veuve fut aussi émue que troublée de la révélation que lui apportait la théière. Elle n'avait jamais soupçonné la charité de son mari, et l'avait quelquefois accusé d'avarice; aussi, en honnête personne qu'elle était, eut-elle de grands remords de ce qui lui parut alors avoir été, de sa part, de l'aveuglement et de l'ingratitude, et, se rappelant qu'il lui avait souvent dit qu'il espérait qu'elle ne se remarierait pas, elle résolut de satisfaire ce dernier vœu. Depuis, elle avait repoussé les nombreuses demandes qui lui avaient été faites, et cela sans le moindre regret; mais il n'en fut pas de même pour son bon vieil ami. Il lui en coûtait, et beaucoup, de le refuser; cependant, croyant que son devoir était de réprimer son premier mouvement, elle contint la révolte de son cœur et répondit lentement, mais sans hésitation aucune :

« Je vous suis vraiment reconnaissante, Rusalem, mais je suis obligée de vous dire non, comme aux autres. Ne vous imaginez pas que c'est parce que je pense que vous rendriez votre femme malheureuse; je suis persuadée du contraire, mais j'agirais mal si je vous écoutais. Je ne puis oublier combien je dois à mon pauvre mari, ni combien je l'ai méconnu de son vivant. Mon devoir est de rester fidèle à sa mémoire. C'est une réparation qui lui est due. Il me disait souvent : *Conservez le magasin et ne vous remariez pas, Jane.* Je n'ai rien promis à celui

qui s'était montré dur et égoïste. Si j'avais su ce que je n'ai appris qu'après sa mort, c'est-à-dire qu'il était bon et charitable, je ne lui aurais pas refusé cette promesse; c'est donc tout comme si je la lui avais faite.

— Très bien, madame. Alors nous n'en reparlerons pas, nous reprendrons nos vieilles habitudes comme si de rien n'était. Ne vous inquiétez pas de moi, je saurai supporter.... »

La voix lui manqua, et il fut obligé de regarder fixement le feu en se sermonnant de sa faiblesse; c'était dur de penser que, mort comme vivant, son ancien associé devait demeurer un éternel obstacle entre lui et le bonheur si longtemps attendu.

La figure altérée et la voix entrecoupée par l'émotion du bon Rusalem désolé, et son silence significatif, tout cela était de trop pour Mme Podgers. Se sentant très impressionnée, elle trouva nécessaire de se confirmer dans sa résolution. Montrant du doigt la théière, elle dit à son vieil ami :

« Le jour où je l'ai reçue, quand j'ai découvert sa bonté, trop tard pour lui demander pardon de l'avoir cru plutôt mauvais que bon, trop tard pour l'aimer comme il le méritait, je me suis dit : « Je lui serai fidèle toute ma « vie; c'est tout ce qu'il m'est possible de faire main- « tenant pour lui prouver mon repentir et mon respect. » N'étaient ce remords et cette promesse, je ne pourrais pas vous refuser, Rusalem car voilà bien des années que vous êtes mon meilleur ami. Je serai toujours votre sœur. »

M. Rusalem ne put se retenir de jeter sur la théière un regard d'indignation et de dégoût, qui impliquait fortement le désir de jeter la précieuse relique sur le plan-

cher et de l'écraser sous ses pieds. Mais, s'il eut cette tentation, il sut la repousser et il répondit à Mme Podgers d'un air si malheureux que celle-ci en fut toute peinée :

« Je vous remercie, madame; cela fait honneur à votre cœur. Ne pensez plus à moi. Le coup est rude, mais je serai remis dans un instant. »

Il cacha sa figure derrière son journal, et Mme Podgers continua son tricot que, dans son trouble, elle fit tout de travers. Elle garda un silence respectueux jusqu'à ce que le vieux garçon plein d'abnégation se fût mis à lire à haute voix, suivant son habitude, pour ne pas augmenter sa peine en lui laissant voir son chagrin.

La soirée s'acheva comme à l'ordinaire; les bonsoirs des deux amis furent, toutefois, plus graves et plus tristes.

Le lendemain, de grand matin, le digne gentleman, qui ne s'était endormi que sur le tard, fut réveillé en sursaut par une petite voix perçante criant à ses oreilles :

« Il y en a deux! Un pour vous et un pour moi, quelle veine! »

M. Rusalem se mit sur son séant, et vit à côté de lui un petit lutin radieux tenant dans ses bras deux grands bas gris débordant de cadeaux. L'un des deux était évidemment destiné à M. Rusalem, car ses moindres désirs avaient été devinés et réalisés avec une sollicitude qui le toucha profondément.

Je pourrais dire qu'il y avait deux enfants dans le grand lit de M. Rusalem; que le vieux était aussi heureux que le petit des trésors contenus dans son bas; qu'ils rirent et crièrent ensemble; que, dans leur joie, ils s'arrachèrent mutuellement leur bonnet de coton et se jetèrent les

oreillers à la tête; que Will, revêtu de ses nouveaux habits, se pavana dans la chambre comme un petit paon, et que M. Rusalem ayant endossé ses plus beaux effets, passa dix bonnes minutes devant sa glace pour nouer, ainsi qu'il convenait, la cravate bleue qu'une certaine personne avait ourlée à son intention. Mais, comme cela pourrait paraître indiscret, je dirai simplement qu'il n'y avait pas dans toute la ville deux figures aussi rayonnantes de bonheur que celles qu'aperçut Mme Podgers lorsque M. Rusalem entra dans la salle à manger avec Will sur son épaule

Mme Podgers n'était ni moins gaie, ni moins heureuse qu'eux, quoiqu'elle eût passé la moitié de la nuit à préparer ses cadeaux, et l'autre moitié à faire des projets. Quand Will, bien débarbouillé et bien embrassé, fut installé devant une assiette comble, la maîtresse de la maison informa ses convives de ses décisions :

« Aussitôt que vous ne pourrez plus rien avaler, vous irez tous les deux, chez le marchand, dire qu'on m'envoie tout de suite un sapin, puis vous inviterez toute la compagnie, pendant que je m'occuperai du dîner et que j'arrangerai l'arbre aussi bien qu'il me sera possible en si peu de temps.

— Oui, madame, » répondit docilement M. Rusalem.

Il ne comprenait pas très bien comment Mme Podgers viendrait jamais à bout de tous ses arrangements; mais il avait tant de confiance en ses talents qu'il la croyait capable de faire des miracles, et, comme lui aussi avait ses projets, il s'éloigna bientôt, tenant l'enfant par la main. Will, avec ses nouveaux habits, ressemblait tellement au petit Neddy tant regrette, que Mme Podgers oublia ses



CE FUT ENSUITE LE TOUR DE L'ARBRE (P. 99).

préparatifs de fête pour le suivre des yeux jusqu'au bout de la rue, et, lorsqu'il eut disparu, je ne sais comment cela se fit, car il n'y avait pas de brouillard, mais rien ne semblait clair autour de l'aimable dame.

Le miracle fut accompli. Mme Podgers et sa servante Betzy se mirent à l'ouvrage avec ardeur et lorsque deux femmes entreprennent quelque chose avec ardeur, c'est un fait avéré qu'elles réussissent toujours. A midi, tout était prêt : l'arbre trônait au milieu du salon; le dîner fumait sur la table de la salle à manger, et Mme Podgers, debout devant la fenêtre, attendait l'arrivée de ses convives.

Une dernière préoccupation lui vint alors : il n'y avait dans la maison qu'une seule chaise d'enfant, et les autres seraient trop basses pour le singulier petit monde qu'elle avait invité. Elle se dit que les anciens registres de son mari feraient bien l'affaire, et elle s'en fut chercher tous ceux qu'elle put trouver. Pendant qu'elle les essuyait prestement, afin d'enlever la poussière qui s'y était accumulée depuis tant de longues années qu'ils étaient relégués sur le dernier rayon de l'armoire, l'un d'eux lui échappa des mains et il s'en détacha un feuillet. Mme Podgers ayant ramassé ce papier, y jeta les yeux, et ce qu'elle lut l'intéressa à un tel point qu'elle en laissa choir son torchon.

Cela ne paraissait pas un document bien intéressant. — ce n'était qu'une feuille volante à demi couverte de notes et de chiffres. Cependant Mme Podgers semblait changée en statue. Pourquoi, après avoir lu et relu plusieurs fois ce papier, respira-t-elle longuement, pourquoi battit-elle des mains, rit-elle et pleura-t-elle tout à la fois?

Pourquoi enfin mit-elle le comble à cette conduite extravagante en courant embrasser la petite théière abasourdie d'une preuve de tendresse si inattendue?

Je ne sais combien de temps elle serait restée dans cet état fébrile, si un son de clochettes et de voix d'enfants ne lui eût annoncé l'arrivée de ses hôtes. Elle glissa dans son corsage le mystérieux papier, et, s'efforçant de cacher son agitation sous un sourire, courut à la porte d'entrée.

La joyeuse compagnie! et que d'heureuses petites mines sous les vieux capuchons ou sous les casquettes déchirées! Quel sincère « hourra pour Mme Podgers! » accueillit la veuve au moment où elle parut sur le seuil de la porte, et comme M. Rusalem ressemblait à l'antique figure américaine de *Santa Claus*, — le grand saint de Noël, — avec son traîneau rempli d'enfants et de paquets, sa physionomie empreinte de gaieté et de bonté, et ses bras pleins de bébés qu'il élevait au-dessus de sa tête afin qu'ils pussent battre des mains et crier hourra comme les autres! Je crois vraiment que les rennes traditionnels ou la barbe blanche et le bonnet fourré attribués à Santa Claus n'auraient pas rendu la ressemblance plus frappante, et les voisins qui s'étaient mis aux fenêtres pour le regarder paraissaient de mon avis.

Il faisait bon voir Mme Podgers accueillir si gentiment tous les enfants, que les plus timides en oubliaient leur timidité, les plus pauvres, leurs robes ou leurs habits déchirés, et les plus malheureux, leur passé de souffrance. Il faisait encore meilleur voir la bonne dame présider au festin et distribuer si largement du dindon et du pouding, que les petits convives s'arrêtaient souvent de manger, tant ils étaient surpris de l'abondance qui régnait autour

d'eux; mais bientôt ils se remettaient à l'œuvre avec une nouvelle ardeur, comme s'ils craignaient de s'éveiller et de découvrir que ce repas extraordinaire n'était qu'un rêve.

Toutefois ce qui surpassait tout, c'était de voir Mme Podgers les rassembler autour d'elle après dîner, écouter leurs petits récits, s'enquérir de leurs nombreux besoins et gagner leurs jeunes cœurs; telle une fée bienfaisante, elle les tirait d'un monde sombre et triste pour les amener dans un pays de délices qu'ils n'avaient jamais espéré connaître.

Ce fut ensuite le tour de l'arbre couvert de bonbons, de fruits, de jouets, de mitaines, de fichus, de bas de laine et de capuchons; au-dessous, étaient des cadeaux moins jolis, mais plus substantiels.

Le cœur le plus insensible aurait été touché de voir la joie de ces pauvres petits ; les uns semblaient fous de bonheur ; d'autres joignaient les mains et soupiraient d'un air de satisfaction profonde; d'autres restaient muets de surprise, et lorsque M. Rusalem leur dit que cet arbre merveilleux provenait de la branche flétrie de leur petit camarade, Will cacha sa tête dans la robe de Mme Podgers et ne trouva que des larmes pour exprimer son ravissement, tandis que ses amis se jetaient sur lui pour l'embrasser et manquaient de l'étouffer à force de caresses.

L'arbre était grand, il fallut pas mal de temps pour le dépouiller complètement de ses fruits merveilleux, et même lorsque la dernière noix dorée eut disparu, les enfants restèrent autour de lui comme auprès d'un bienfaiteur généreux qu'ils ne pouvaient se décider à quitter.

Qu'allez-vous penser de M. Rusalem et de Mme Podgers

Ils organisèrent les jeux avec autant d'entrain que s'ils n'eussent eu que vingt ans. Le premier s'absorbait dans la joie des autres; selon son habitude, plutôt que de se laisser aller à la tristesse et d'accuser le sort. Quant à Mme Podgers, je ne saurais dire quelle était sa raison intime, il semblait qu'une félicité secrète remplissait tellement son cœur qu'elle éprouvait le besoin de la laisser déborder. Tous deux s'efforcèrent de redevenir enfants et ils y réussirent à merveille. Les gens qui aiment sont toujours jeunes.

Lorsqu'on en eut assez de ces jeux bruyants, on se rapprocha du feu, et M. Rusalem raconta des histoires qui firent tantôt rire et tantôt trembler les enfants ravis; puis Mme Podgers chanta des rondes et fit danser les marmots. Les passants s'arrêtèrent pour écouter les chants joyeux, et plus d'un s'attarda dans la neige pour regarder à travers les rideaux de chrysanthèmes l'heureux groupe qui entourait la cheminée.

Enfin, tout fut terminé : les adieux reconnaissants des petits orphelins, les extases de Will et la longue ballade qu'il fallut lui chanter pour le calmer et l'endormir, les félicitations mutuelles et les rangements de M. Rusalem et de Mme Podgers, puis les deux amis tant soit peu fatigués se disposèrent à prendre leur thé. Mais ils ne se trouvèrent pas plus tôt seuls en face l'un de l'autre que Mme Podgers fut dans un état d'excitation très curieux et fit les choses les plus bizarres : au lieu de donner du thé à M. Rusalem, elle lui passa une tasse d'eau chaude; quand il lui demanda le sucrier, elle lui offrit la bouillotte; elle renversa la théière, posa son mouchoir sur la table et s'efforça de mettre sa cuiller dans sa poche;

enfin, elle agit de telle sorte que son vieil ami se demanda si la fatigue ne l'avait pas rendue malade.

« Vous êtes à moitié tuée, lui dit-il plein de remords, en l'entendant soupirer.

— Moi? pas le moins du monde », répondit-elle gaiement. Elle ouvrit la théière pour y ajouter un peu d'eau; mais elle parut oublier son intention, et resta à examiner les profondeurs nuageuses du vase comme si elle y cher chait quelque chose. Si c'était du courage, elle l'y trouva certainement, car tout à coup elle tendit à son voisin le mystérieux papier plié en quatre, lui disant d'un air solennel :

« Rusalem, lisez cela, et dites-moi si c'est vrai? »

M. Turner mit ses lunettes sur son nez et se pencha sur le papier; mais il avait à peine lu la première ligne, qu'il tressaillit si violemment que ses lunettes tombèrent à terre.

« Il m'avait affirmé qu'il l'avait brûlé! s'écria-t-il, pris à l'improviste.

— Alors, c'est vrai? N'essayez plus de nier, Rusalem, c'est inutile. »

Et, dans son émotion, Mme Podgers ferma bruyamment le couvercle de la théière comme pour renfermer le coupable à perpétuité.

« Il m'avait promis de le brûler, répéta M. Rusalem plus rouge qu'un coquelicot sous ses cheveux blancs. Il m'avait forcé à marquer l'argent que je prenais, afin d'être bien sûr que je ne dépasserais pas ma part de bénéfices. C'était ma part, j'avais le droit d'en disposer à ma guise; mais je n'aurais jamais cru que vous dussiez en avoir connaissance. Où avez-vous découvert ce papier?

— Dans un des vieux registres qui m'ont servi à hausser les sièges des enfants. Il aurait pu y rester toute ma vie et la vôtre, s'écria Mme Podgers. Je l'ai trouvé par grand hasard, et j'ai tout compris en une minute : c'est *vous* qui avez secouru les ouvriers, et vous vous êtes caché sous *son* nom, par modestie. Quand *il* est mort et que la théière est arrivée, vous avez vu combien j'en étais fière, combien j'étais heureuse d'apprendre qu'*il* avait fait du bien dans sa vie, et vous n'avez pas voulu me désabuser, pas même hier, où un seul mot aurait suffi. Oh ! Rusalem, comment avez-vous pu me tromper ainsi? »

Si M. Rusalem avait voulu essayer de répondre, il ne l'eût jamais pu, car Mme Podgers était trop excitée pour lui laisser le temps de placer un seul mot. Elle sentait que son émotion allait bientôt lui couper la parole, et elle se hâta de continuer :

« Cela ne me surprend pas de votre part, mais ce n'était pas bien. Vous vous êtes soustrait à la tendresse et à la reconnaissance qui vous étaient dues; vous avez laissé donner à Podgers des louanges qu'il ne méritait pas; vous m'avez vue fière de lui et vous n'avez fait qu'en rire, comme si c'était une fameuse plaisanterie de laisser vos bonnes actions au compte des autres. Je sais maintenant où vous avez placé l'argent que vous avez si laborieusement gagné, et quel intérêt béni il vous rapportera un jour. Vraiment, *qui donne aux pauvres prête à Dieu*, il n'est pas nécessaire que vous voyiez ces paroles écrites devant vous, car elles sont gravées dans votre cœur. »

Mme Podgers s'arrêta un moment pour retrouver sa respiration.

M. Rusalem la regardait avec tant de douceur, tant d'honnête et inaltérable amour se lisait dans ses yeux francs, qu'elle sentit qu'il lui fallait se hâter.

« Vous avez vu combien je pleurais Neddy, et vous m'avez donné un petit orphelin pour le remplacer ; il me manquait quelqu'un à aimer, et vous m'avez offert le meilleur cœur du monde en m'offrant le vôtre ; vous avez reconnu que si heureuse que je fusse, ma vie inutile ne pouvait me satisfaire, et vous m'avez fait comprendre que la charité seule pourrait la remplir ; en oubliant tout à l'heure votre chagrin, — que je vous avais causé, — pour amuser de pauvres enfants et me distraire moi-même, vous avez contribué à faire de la journée que nous venons de passer la plus heureuse de ma vie. »

Si la théière n'avait pas été là, Mme Podgers eût été vaincue par son émotion, mais elle serra fortement l'anse dans sa main et continua avec une énergie nouvelle :

« J'aimais ma petite théière à cause de Podgers ; maintenant, je l'aime cent fois plus à cause de vous, car vous m'avez fait comprendre son langage d'une manière que je n'oublierai jamais. Vous avez été mon bienfaiteur comme vous avez été celui des ouvriers — qui connaîtront bientôt toute la vérité, je vous en réponds ! — Rusalem, je ne puis vous remercier que d'une seule manière, et cela, je le fais de tout mon cœur ; vous m'avez demandé hier quelque chose qu'il me semblait impossible de vous accorder ; aujourd'hui, je suis sûre de moi, mon devoir bien net est d'essayer de vous rendre heureux, et si vous le désirez encore.... »

Elle ne put finir sa phrase.

Avec une impétuosité surprenante pour un homme de son âge et de sa corpulence, M. Rusalem se leva d'un bond, et la prenant dans ses bras, lui dit d'une voix qui partait du meilleur de son âme :

« Ma chérie !... ma chérie !... soyez à jamais bénie. »

LA FÊTE DE GEORGIE

LA FÊTE DE GEORGIE

Un jour, à son retour de l'école, Georgie Brown, extrêmement affairé, se débarrassa à la hâte de son cache-nez et de ses gros sabots, jeta ses livres d'étude d'un côté et sa casquette de l'autre, et courut chercher dans sa chambre ce qu'il lui fallait pour se livrer à un travail important, écrire des lettres d'invitation à tous ses amis et connaissances. Ce jour-là était un mercredi, et la fête de Georgie tombait le samedi suivant. Or, le petit garçon avait mis en sa tête qu'en l'honneur de cette occasion solennelle, toute sa classe viendrait passer la soirée chez lui et qu'on s'amuserait « joliment ». Une invitation verbale n'eût pas donné assez d'importance à cette fête. Au moins une trentaine de lettres à écrire,ce n'était pas une petite affaire, et il n'y avait pas de temps à perdre!

S'étant muni d'une provision de papier à peu près trois fois plus considérable qu'il n'était nécessaire, sans doute en prévision des taches d'encre et des erreurs nombreuses qui l'obligeraient à recommencer, Georgie s'installa devant sa petite table; il se coucha presque sur sa feuille de papier, selon la mauvaise habitude des écoliers, et

commença à écrire avec tant d'application que le petit bout de sa langue suivait tous les mouvements de sa plume.

Il termina l'une de ses lettres par : « votre ami dévoué Georgie Brown », et la seconde par : « votre tout dévoué Georgie » ; mais, lorsqu'il arriva à la troisième, il s'arrêta embarrassé et mordilla son porte-plume pour retrouver ses idées. Des formules semblables pour chaque invitation, jamais de la vie ! Que pourrait-on bien mettre pour changer !

« Oh ! comme il neige ! s'écria-t-il tout à coup.

— J'espère qu'il ne fera pas ce temps-là samedi, répondit sa mère qui allait et venait autour de lui en préparant le dîner.

— Pourquoi ? demanda Georgie, de son air le plus innocent.

— Parce que cela ferait manquer ta soirée, dit Mme Brown ; la moitié de tes camarades habitent trop loin pour venir par un temps pareil. »

Georgie éclata de rire. Toute allusion directe à sa fête et à la soirée projetée le remplissait de joie ; il tenait à ce que sa mère mît, comme on dit, les points sur les I.

« Quand feras-tu mes gâteaux ? continua-t-il.

— Vendredi, ce sera bien assez tôt.

— Tu m'en feras deux, n'est-ce pas ? un pâté de pommes et un *plum-cake* ? Et tu mettras beaucoup, beaucoup de raisins secs dans le *plum-cake* ?

— Sois tranquille, dit la bonne Mme Brown.

— Si tu veux, reprit Georgie, je payerai les raisins avec mon argent à moi, et tu en mettras deux fois plus que d'habitude. »

Puis, revenant à ce qui le préoccupait, il ajouta :

« Comment faut-il rédiger mes invitations? J'ai déjà deux lettres de faites; laquelle vaut le mieux? Écoute :

« Mon cher ami, veuillez me faire l'honneur de venir
« samedi passer la soirée chez votre tout dévoué Georgie
« Brown. »

« Est-ce bien?

— Parfait.

— Et celle-ci?

« Mon cher ami, c'est ma fête samedi. Venez passer la
« soirée à la maison, nous nous amuserons bien. »

— Je crois que je préfère la seconde, » dit Mme Brown en souriant.

Georgie trempa sa plume dans l'encrier et termina sa troisième lettre par un gigantesque paraphe, qui eût été superbe sans le « pâté » qui tomba au beau milieu. Fallait-il fermer la lettre malgré ce nouvel ornement, ou la recommencer? La petite fille à laquelle elle s'adressait était bien moqueuse! oui, mais d'un autre côté, jamais il n'en finirait s'il s'arrêtait à de semblables vétilles.

« Tant pis, dit-il à demi-voix, Joséphine se moquera de moi si elle veut!

— Pourquoi se moquerait-elle de toi? lui demanda sa mère.

— A cause de ce pâté!

— Ne t'en inquiète pas; j'espère que ta petite amie sera si contente de recevoir ton invitation qu'elle ne fera pas la moindre attention à ce détail. »

Au même moment, on frappa à la porte un coup bien timide et bien discret.

« Va vite ouvrir, Georgie, dit Mme Brown. J'ai les mains embarrassées et ne puis y aller. »

Georgie obéit sans murmurer, mais il ne vit personne. Étonné, il avança la tête au dehors et il aperçut son meilleur ami, Hugues Mac Dermott, qui lui faisait signe de venir le rejoindre dans la cour.

« Pourquoi n'entres-tu pas? cria Georgie.

— J'ai quelque chose à te dire, répondit Hugues sans bouger.

— Raison de plus pour entrer.

— Non, je ne veux pas entrer.

— Alors, viens dans la grange; il neige trop pour rester là. »

Hugues tenait à la main un petit rouleau entouré de papier gris; sa figure portait les traces de larmes récemment répandues.

« Qu'est-ce que tu as? demanda Georgie quand ils furent dans la grange. Pourquoi as-tu pleuré?

— Maman est très malade, répondit Hugues. Le médecin lui a ordonné une potion; je viens de chez le pharmacien, et il ne veut pas me la faire si je ne la lui paye pas tout de suite. Cela coûte cinq francs, et je n'ai que vingt-trois sous! Je ne savais que devenir, lorsque je me suis rappelé que tu m'as offert l'autre jour d'acheter mes dessins et que c'est moi qui n'ai pas voulu te les céder. Tiens, les voilà! si tu as ce qui me manque, ils sont à toi! »

Le pauvre Hugues, aussi rouge qu'une pivoine, parlait très vite comme pour avoir plus tôt fini, et, en tendant le rouleau de papier à Georgie, il se détourna pour cacher une larme.

Ces dessins avaient fait l'admiration de Georgie lorsqu'il les avait vus pour la première fois. Alors, il eût volontiers donné, pour les avoir, tout ce qu'il possédait, mais à présent, c'était autre chose; l'attrait de la nouveauté n'existait plus, et cette demande arrivait à contre temps. Georgie, uniquement occupé de sa soirée, comptait employer l'argent de ses menus plaisirs à l'achat de bonbons pour ses invités. Souhaitant du fond du cœur que Hugues se fût adressé ailleurs, il resta silencieux pendant deux ou trois secondes; mais, presque aussitôt, son petit être se révolta contre ses pensées égoïstes. Il songea que lui aussi avait été malade l'année précédente, et c'est si triste d'être malade! — et il fut à peu près décidé.

« Je crois que j'achèterai tes dessins, dit-il, mais viens me les montrer à la maison, car ici on n'y voit goutte. »

Hugues entra donc.

« Bonsoir, madame, balbutia-t-il en entrant.

— Bonsoir, mon garçon, dit Mme Brown. Comment va votre mère?

— Pas bien, hélas!

— Qu'a-t-elle?

— Quelque chose dans la poitrine.

— Dites-lui que j'irai la voir tout à l'heure. »

Pendant ce court dialogue, Georgie était allé chercher sa tirelire et s'efforçait de la vider sans la casser.

« Que fais-tu? lui demanda sa mère.

— Je voudrais mon argent pour payer Hugues. Regarde les jolis dessins.... Comment les trouves-tu? »

La bonne dame n'y connaissait pas grand'chose; mais elle s'extasia de toutes ses forces.

« C'est lui qui les a faits, continua Georgie.

— Pas possible ! »

C'était vrai pourtant. Hugues possédait, sans s'en douter, un véritable talent ; il n'avait pas de plus grand plaisir que de dessiner, et il passait tous ses moments de loisir à copier des fleurs ou des animaux.

« C'est charmant, répéta Mme Brown.

— Le docteur a ordonné une potion à sa maman, expliqua Georgie avec volubilité ; Hugues a besoin d'argent pour la payer. Je vais lui donner trois francs et dix-sept sous, et je garderai ses dessins en échange, mais je ne prendrai pas tout, ajouta-t-il héroïquement.

— Si, je t'en prie, s'écria Hugues, garde tout, j'en ferai d'autres.

— Georgie a raison, interrompit Mme Brown, vos dessins doivent valoir davantage. J'en ai vu qui avaient été payés fort cher, ils étaient dans des cadres dorés, c'est peut-être pour cela, mais je les trouve moins jolis que les vôtres. »

Georgie compta un à un les sous éparpillés sur la table. Quand il eut réuni trois francs quatre-vingt-cinq centimes, il ne restait presque plus rien dans sa tirelire. Adieu la soirée de fête évidemment ! Mais qu'importe ! le brave petit était décidé. Il fit vivement son choix dans les dessins, et en rendit la moitié à son ami en y joignant la somme convenue.

Hugues prit le tout d'une main tremblante. Ses yeux étaient pleins de larmes, et c'est à peine s'il put articuler un « merci » ; mais il était bien visible qu'il comprenait le petit sacrifice de Georgie et qu'il lui en savait gré. Il courut tout d'un trait chez le pharmacien, aligna fière

ment ses cinq francs sur le comptoir, et rapporta sa fiole avec mille précautions.

Au bruit de ses pas, sa mère se retourna dans son lit.

« Est-ce toi, Hugues? lui dit-elle ; comme tu es resté longtemps. »

L'enfant se contenta de répondre : « Je n'ai pas pu revenir plus tôt. — As-tu la potion? — Oui, mère, la voici. »

Hugues avait une telle confiance dans un remède prescrit par un médecin qu'il voyait déjà sa mère guérie. A lui aussi il avait fallu du courage pour se séparer de la moitié de ses dessins chéris. Aussitôt que, grâce à cette bienheureuse potion, Mme Mac-Dermott fut endormie, il remit l'autre moitié en place, et ce ne fut que longtemps après que la malade sut ce qu'il avait fait pour elle. Ensuite Hugues jeta un peu de bois au feu, et fit cuire les quelques pommes de terre qui devaient composer l'unique plat de son dîner.

Après la mort de son mari, Mme Mac-Dermott était restée littéralement sans un sou, et, malgré son ordre,

son économie et son ardeur au travail, elle tombait souvent dans la misère la plus profonde. Des voisins charitables lui venaient alors en aide; mais la fière Écossaise fût morte de faim plutôt que de tendre la main. Ah! qu'il lui tardait que Hugues fût d'âge à gagner sa vie! mais, hélas! il n'avait encore que treize ans!...

Pendant ce temps, Georgie Brown se livrait à de graves réflexions. Après le départ de son ami, il avait laissé là les lettres commencées et s'était plongé dans l'examen de ses dessins; l'arrivée de son père ne le dérida même pas, et il ne desserra pas les dents pendant le dîner. C'était à croire qu'il était malade.

Cependant, Mme Brown n'oubliait pas qu'elle avait promis à Hugues d'aller voir sa mère; lorsqu'elle eut tout rangé dans la maison, et qu'elle vit le bébé bien tranquille dans son berceau, elle prit son châle et sa capeline et sortit, en laissant à Georgie le soin de bercer sa petite sœur pour l'endormir.

« Papa, dit Georgie, dans le courant de la soirée, Hugues m'a demandé d'acheter ses dessins pour payer la potion de sa mère; je lui ai donné son argent, et, maintenant, je n'ai plus que trente sous, je ne peux plus rien faire avec. Peut-être qu'il vaudrait mieux renoncer à ma soirée et envoyer à Mme Mac Dermott les quinze francs que tu dois me donner!... »

Le discours de Georgie était passablement incohérent; néanmoins son père le comprit très bien.

« Tu n'aurais donc pas assez de seize francs cinquante pour ta soirée? lui demanda-t-il.

— Oh! non, papa; no s devions être au moins vingt-

sept, et je voulais acheter trois livres de bonbons et toutes sortes d'autres choses.

— Avais-tu parlé de tes projets à tes amis?

— Non, seulement à mon voisin de classe, Harry.

— Alors, dit M. Brown en riant, tout le monde doit le savoir à l'heure qu'il est.

— Oh! papa, s'écria Georgie scandalisé, Harry n'a jamais menti, et il m'a dit qu'il serait « muet comme une carpe ».

— Réfléchis bien, c'est toi que cela regarde » dit M. Brown.

Et il reprit son journal.

Cependant Mme Brown tardait à revenir; las de l'attendre, Georgie s'était à moitié endormi sur sa chaise, lorsqu'elle rentra enfin en disant tout d'une haleine :

« Je n'ai jamais vu pareille misère! mais aussi quelle propreté, quel ordre!... Et ce petit Hugues, tu ne t'imagines pas ce qu'il est adroit et gentil! C'est lui qui soigne sa mère et qui fait sa cuisine. On ne l'entend pas remuer. Je voudrais que notre Georgie lui ressemblât en pareille occasion!... Ah! quelle misère, bon Dieu! »

Elle s'arrêta tout essoufflée, puis elle ajouta :

« Il faut leur venir en aide, mon ami; sans la fête de Georgie, nous pourrions leur envoyer une vingtaine de francs...

— Croirais-tu, interrompit son mari, que Georgie a eu tout seul l'idée d'abandonner sa soirée.

— Que dis-tu là? C'est impossible! Il y tenait tant! il était si heureux en écrivant ses lettres cette après-midi! Tu dois faire erreur!

— C'est cependant vrai. Il m'a proposé de donner à

Mme Mac-Dermott les quinze francs que nous lui destinions à lui.

— Cher petit, fit Mme Brown radieuse. Il devient de jour en jour meilleur.

— Comment pourrait-il en être autrement avec une mère comme la sienne », riposta son mari en l'embrassant.

Georgie avait tout entendu :

« Voilà qui vaut mieux que toutes les soirées du monde », se dit-il.

Et il s'approcha de ses parents en frottant ses yeux gros de sommeil.

« Es-tu bien décidé à renoncer à ta petite fête? lui demanda sa mère.

— Tout à fait décidé, répondit-il.

— Tu ne le regretteras pas?

— Non. Je préfère de beaucoup aider un peu Hugues. »

Ce fut tout. Ni M. ni Mme Brown n'ajoutèrent un mot d'éloges pour leur fils; mais leur baiser du soir fut plus affectueux encore que de coutume, et Georgie s'endormit heureux et paisible, malgré les quelques regrets qu'il ne pouvait réprimer.

Le lendemain, pas plus tôt assis devant son pupitre, Georgie demanda à son voisin Harry s'il avait tenu sa promesse d'être « muet comme une carpe ». Par bonheur, le secret avait été fidèlement gardé, c'était un grand point de gagné; mais non pas tout, car Harry, grandement étonné de ce revirement soudain dans les idées de son camarade, lui fit mille questions auxquelles Georgie refusa obstinément de répondre, par délicatesse envers ceux qu'il avait obligés, et aussi par un sentiment de modestie que je suis loin de blâmer. Sa seule explication fut :

« J'ai changé d'avis : ce sera pour l'année prochaine. »

Harry était un garçon de cœur et d'esprit. Soupçonnant que l'attitude énigmatique de son ami cachait un désappointement, il se creusa la cervelle pour découvrir le moyen de lui procurer des dédommagements.

Avant le soir, toute la classe, à l'exception de Georgie, menée par Harry, était en ébullition; petits garçons et petites filles se répétaient à l'oreille : « Vous savez, nous organisons pour samedi, une *soirée-surprise* chez Georgie Brown. » L'on échangeait des billets, et je crois que les devoirs souffrirent quelque peu de cet état de surexcitation; mais une fois n'est pas coutume.

Par le fait, Georgie se trouvait mis en quarantaine; les billets lui passaient sous le nez; on s'éloignait de lui pour causer, et tous ces chuchotements, toutes ces cachotteries, dont il ne pouvait deviner la cause, ces conversations qui cessaient à son approche, tout cela le chagrinait un peu.

Même comédie pendant la journée du vendredi. C'était une véritable conspiration contre lui. Le pauvre garçon avait le cœur gros. A la sortie de l'école, lorsque les élèves s'éloignèrent en petits groupes, aucun enfant ne l'invita à se joindre à lui, et il dut revenir seul. Était-ce possible! Chacun l'abandonnait, jusqu'à Hugues !... A qui se fier désormais!... Tout le long du chemin il se livra aux réflexions les plus amères, et, à son arrivée, il avait une figure longue d'une aune. Mme Brown, désolée de le voir ainsi sans qu'elle pût rien pour le consoler, soupira tout bas plus d'une fois.

Il pleura un peu dans son lit; mais, le lendemain, tout était oublié dans sa joie de recevoir de sa mère un beau

livre doré sur tranches, portant sur sa couverture rouge le nom cher entre tous de J. Verne. Le samedi étant jour de congé en Amérique, il passa sa matinée entière à lire *les Enfants du capitaine Grant*. Après avoir déjeuné, il s'acquitta promptement des quelques commissions dont sa mère le chargeait régulièrement tous les samedis, puis il revint prendre son traîneau. La neige avait durci sur les collines; c'était le moment où jamais de pratiquer cet amusement très américain qui consiste à se laisser glisser du haut en bas d'une pente quelconque recouverte de neige sur laquelle la gelée a passé deux ou trois fois. Il ne faut pas croire, du reste, que ce plaisir soit uniquement réservé aux jeunes habitants du Nouveau Monde, car, en Suisse, en Savoie même, où les habitations sont séparées les unes des autres par des montagnes et des vallées, les enfants se construisent des traîneaux, et, pour aller ou revenir de l'école, franchissent en quelques minutes des distances qui, par les routes ordinaires, leur prendraient une heure de marche.

Pas un écolier n'avait songé à venir voir Georgie pour lui souhaiter sa fête. C'était dur! Cependant il n'en laissa rien paraître devant sa mère; il ne dit mot ni de la soirée manquée ni de la conduite étrange de ses amis les plus intimes, et, pour ne pas l'affliger, il se força pour chanter en s'éloignant, son traîneau sous le bras. Il n'était pas parti depuis cinq minutes qu'il vit arriver Hugues à sa rencontre. Grâce à l'argent de Georgie et aux bons soins de Mme Brown, Mme Mac-Dermott était presque guérie; devant ce résultat merveilleux, Georgie ne pouvait plus conserver le moindre regret. Cette fois, sa gaieté était de bon aloi. Il s'amusa de tout cœur jusqu'à la nuit tom-

bante, et rentra chez lui d'un air si satisfait que sa mère, qui n'avait pas osé lui en parler plus tôt, se crut autorisée à lui dire tendrement :

« Eh bien, mon chéri, malgré tout, il me semble que tu as eu une bonne journée de fête ?

— Certainement, s'écria Georgie. Ton livre est ravissant; je me suis bien amusé avec Hugues, j'ai patiné comme un Russe et j'ai une faim de loup », ajouta-t-il en riant.



Mme Brown se mit en devoir de satisfaire cet appétit extraordinaire.

Vers sept heures, au moment où Georgie et sa mère finissaient de dîner, ils entendirent frapper à la porte. Ce n'était pas un simple *toc, toc, toc ;* c'était *boum, boum.* Justement M. Brown ne revenait de son magasin que fort

tard le samedi; sa femme, qui n'était pas très brave, hésita à ouvrir.

Pan, pan, pan, répétèrent les visiteurs nocturnes.

Mme Brown saisit la lumière et s'avança suivie de Georgie, lequel, je ne sais trop pourquoi, avait pris sa petite sœur dans ses bras au premier bruit. Il fallut quelque temps pour tirer le verrou. Enfin ce fut fait. La bonne dame resta stupéfaite : une foule nombreuse était assemblée là. Dans l'obscurité on eût dit qu'il y avait au moins cinquante personnes. Pourquoi tout ce monde?

« Bon Dieu ! est-ce qu'il y a le feu ? fit Mme Brown épouvantée.

— *Surprise !* cria tout près d'elle un petit garçon qui n'était autre que Harry.

— *Surprise ! surprise !...* » répétèrent ses compagnons en se précipitant à l'intérieur.

Pour une surprise, c'en était une complète. Georgie faillit en laisser choir sa petite sœur, et Mme Brown sa lumière.

En un clin d'œil, les enfants s'éparpillèrent dans la maison; l'on ne pouvait plus faire un pas sans se heurter à un petit garçon, et les petites filles voltigeaient de-ci, de-là comme des papillons et jacassaient comme autant de petites pies.

Ah ! la bonne idée qu'avait eue Harry, et la jolie chose qu'une « *soirée-surprise* ! » Chacun avait tant d'entrain que cette soirée improvisée fut mieux « réussie » que si elle eût été organisée longtemps à l'avance.

On joua à tous les jeux imaginables, depuis le colin-maillard assis jusqu'au vieux jeu de pigeon-vole. On dansa des rondes, on chanta, on cria, et surtout on rit

tant et tant que l'être le plus morose se fût senti égayé par la vue de toute cette jeunesse joyeuse.

On jouait à la poste quand M. Brown arriva, très étonné d'entendre tant de bruit chez lui à cette heure indue.

« C'est une surprise que les camarades de Georgie lui ont faite, expliqua Mme Brown, les larmes aux yeux.

— Mes petits amis, commença le bon monsieur, je vous remercie.... »

Sans lui laisser le temps de finir sa phrase, une demi-douzaine d'enfants l'entraînèrent dans le jeu, et il s'amusa bientôt aussi fort que ses hôtes.

A dix heures, nouvelle surprise. Chaque écolier avait demandé à ses parents, qui des pommes, qui des marrons, qui des gâteaux ou des bonbons. Le tout, entassé dans un grand panier, caché par Harry dans le coin le plus sombre du corridor, fut découvert en temps opportun. M. Brown descendit à la cave et rapporta du cidre mousseux, puis il se chargea de faire rôtir les marrons; Mme Brown sacrifia tous les œufs qu'elle avait mis en réserve — je crois bien qu'on alla réveiller les poules pour voir s'il n'y avait point d'œufs dans leurs nids — et l'on fit des crêpes ni plus ni moins qu'un jour de Mardi-Gras.

Quoique, faute de place, il n'y eût point de table mise et que chacun mangeât debout, quoiqu'il n'y eût guère qu'un seul verre et une seule assiette pour deux ou trois convives, le souper n'en fut pas moins gai, au contraire.

« A la santé de Georgie ! » criait-on à tue-tête.

Et je ne sais trop qui était le plus heureux, de Georgie lui-même, de ses amis ou de ses parents, très fiers de l'affection témoignée à leur fils.

Lorsqu'on se sépara, ce ne fut pas sans répéter cent fois :

« A l'année prochaine. »

Ainsi finit la fête de Georgie. Mais ce n'est pas tout : son petit sacrifice eut un résultat que personne n'eût pu soupçonner; M. Brown l'ayant raconté, à quelques-uns de ses collègues, fut amené à parler des dessins de Hugues et à les montrer. Chacun les jugea « étonnants ». La chose parvint à la connaissance du propriétaire du magasin, qui voulut examiner ces fameux dessins. Il se trouva que Hugues possédait déjà un tel talent, que, malgré sa jeunesse, il était capable d'entrer comme dessinateur dans une fabrique de toiles peintes appartenant à des amis de ce monsieur, si bien que, de ce jour, la vie de Mme Mac-Dermott changea du tout au tout.

Et rien de tout cela ne fût peut-être advenu, si Georgie, égoïste, eût refusé d'aider son ami.

TABLE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

